



NAZIONALE

253

CENTRALE V. E. II

TREMBLEMENT DE TERRE

A NAPLES

CHARITÉ DU GOUVERNEMENT NAPOLITAIN

PAR
T. ROLLER

GENÈVE
100. CHÉREBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITE
PARIS
100. MAISON, RUE DE LA MONTAIGNE, 49

1840

INTRODUCTION

Ceci n'est pas un livre, mais de simples notes recueillies en face des événements que nous avons à raconter. Nous ne ferons pas de grands efforts pour les rédiger. Elles sont prises *sur le fait*. Les revêtir de rhétorique serait leur ôter quelque peu de ce qui constitue la vérité vivante. Seulement, comme plusieurs d'entre elles ont déjà été écrites sous forme de lettres à des amis, je présenterai les autres aussi comme des épîtres au public. Qu'on pardonne à l'inexpérience de l'écrivain d'avoir essayé de faire connaître une page ignorée de l'histoire de Naples. La vérité contemporaine a toujours un grand intérêt. Sans exagérer l'importance de ce que nous avons à dire, nous croyons

pouvoir affirmer que ce récit aidera quelques personnes à comprendre l'état des choses du royaume des Deux-Siciles, sous le régime du roi Ferdinand II. On y apprendra, par exemple, comment la dynastie des Bourbons a fait pratiquer la charité dans les cas de calamité publique. C'est dans l'adversité que les amis se font connaître; on pourra donc constater quel genre d'amitié ce monarque portait à ses sujets. On y verra les fruits d'une mauvaise administration. D'un fait particulier on pourra tirer plus d'un enseignement général sur l'état administratif, religieux et moral du sud de la péninsule italienne. Tout cela ne manquera pas d'intérêt, dans un moment surtout où l'Europe entière a les yeux tournés vers l'Italie, et où se décide le sort de Naples même.

Néanmoins, ce n'est pas précisément de la politique que nous faisons; et bien qu'on puisse considérer les faits qui suivent comme une des faces de la question napolitaine, notre principale intention est pourtant de raconter simplement un *tremblement de terre*. Nous voulons dire ce que nous avons vu de nos yeux dans la Basilicate et la province de Salerne, en février 1858.

Quelques faits serviront de préliminaires à ce récit.

Chacun sait qu'en décembre 1857, dans la nuit du 16 au 17, vers 11 heures du soir, un affreux tremblement de terre a secoué presque toutes les parties du royaume et singulièrement effrayé la capitale elle-même. On l'a

VII

ressenti, assure-t-on, jusque dans la Valachie, et sur toute cette ligne de courants mystérieux que Humboldt prétend passer par la Calabre et la Sicile. Il a fait, suivant mes calculs, environ *quinze mille* victimes.

Cette fois le centre principal du mouvement était dans la partie moyenne de l'Italie du Sud, et sur le point qu'on pourrait appeler la cheville de cette botte que figure la Péninsule. La cause en était probablement dans les mouvements souterrains d'un volcan éteint, le Volture ou Vulture, qui s'élève dans les environs de Melfi. Les deux provinces de Basilicate et de Salerne ont souffert d'énormes dommages. Potenza même, chef-lieu de la première de ces provinces, a essuyé un désastre. Nous ne parlerons pourtant pas de cette ville, non plus que des localités de Tito, de Picerno, de Brienza, parce que nous ne voulons raconter que ce que nous avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles.

Nous pouvons donc promettre un récit digne de foi en tous points et dans les moindres détails. Que si les faits semblent parfois monstrueux à un lecteur habitué aux avantages d'une civilisation meilleure, nous sommes prêt à en prouver l'exactitude. Quoique le désastre date de près de trois ans, on verra, hélas ! que les suites en sont toujours palpables, et il serait facile de constater aujourd'hui encore, sur les lieux, ce que nous y avons vu nous-même en 1858. Le sujet vaut la peine d'un voyage, et nous nous sommes étonné du petit

nombre de voyageurs qui sont allés étudier sur les lieux les effets d'un si grand phénomène. L'artiste, le poète, le philanthrope et le savant y eussent trouvé également leur profit.

Pourtant nous n'y avons vu accourir que des photographes et un naturaliste anglais. Celui-ci venait y chercher la confirmation d'un système qu'il avait imaginé du fond de son cabinet. Les photographes ont vendu leurs épreuves, le savant est retourné, déçu dans ses espérances, et tout a été dit.

Quant aux philanthropes, ils ont été rares. A la honte de l'espèce humaine, je ne puis signaler que deux Anglais (je tais leurs noms pour ménager leur modestie), et les efforts de quelques amis qui nous ont fourni à nous-même les moyens d'être utile.

Ce n'est pas que le gouvernement napolitain n'ait aussitôt fait un grand étalage de pitié. Il a même organisé une manière ingénieuse de battre monnaie avec la charité publique. A la vérité, bien peu de gens s'y sont laissé prendre. Mais s'il y a eu peu de dupes, il y a eu beaucoup de peureux ; et les envoyés du pouvoir ont pu réunir les plus énormes sommes. On verra l'usage qui en a été fait.

Pour nous, qui savions à quoi nous en tenir, et qui, d'ailleurs, sommes partisan de la charité libre, individuelle, nous avons fait courir deux listes de souscription. Elles ont été rapidement couvertes du nom d'un

certain nombre d'étrangers domiciliés à Naples. La première, d'origine anglaise, a rapporté plus de 2600 ducats (le ducat vaut 4 francs 60 centimes environ), somme qui a été portée sur les lieux par les deux amis anglais dont nous venons de parler, et confiée sous les conditions qu'on verra, aux ecclésiastiques supérieurs des deux provinces, pour être distribuée dans l'espace de trois jours. La seconde a produit, en diverses fois, la somme de 7000 ducats, dont une bonne partie a été fournie, je dois le dire, par les divers membres d'une riche et charitable maison de Banque de Naples ; le reste nous a été donné par des Suisses, des Français, des Allemands.

Un homme, versé dans la connaissance du pays, recommandable par son énergie, son expérience et son caractère, M. Major, que je puis nommer, puisqu'il a depuis quitté ces contrées, voulut bien se charger de la tâche difficile de distribuer ces secours aux malheureux eux-mêmes, et de remettre de la main à la main le produit de la souscription que j'avais en partie recueillie. L'auteur de ce rapport l'accompagna pour l'aider pendant quelques jours, et c'est le résultat de ses observations qu'il veut aujourd'hui faire connaître.

Si j'ai tardé si longtemps à écrire ces pages, c'est que des raisons de prudence me faisaient un devoir de me taire. Sous le gouvernement ombrageux qui vient de disparaître, tout nom propre indiqué eût été un certificat de proscription pour les amis que je devais présenter

au lecteur. Et quant à faire un rapport vague, dénué de détails circonstanciés, de preuves à l'appui, nous ne nous sommes senti ni le courage, ni le talent de le faire. C'est par des chiffres, des noms et des indications précises que nous désirons convaincre le lecteur. Aujourd'hui que ce peuple commence à respirer et que l'ancien régime semble devenu à jamais impossible, il y aurait négligence à nous taire. Nous parlerons donc en toute sincérité devant Dieu, et avec le désir d'être utile.

Un mot encore : on trouvera dans les faits que je raconte bien des accusations contre des prêtres dégradés. Je prie le lecteur de ne pas y voir une attaque contre la religion chrétienne à laquelle j'appartiens par ma foi et mes espérances les plus chères. Nous ne nous en prenons pas non plus au clergé en général. Nous le respectons comme le représentant d'une Eglise qui a en ses gloires. Mais nous ne pouvions dissimuler ce qui caractérise précisément le pays par l'un de ses côtés les plus intéressants : *Amicus Cato, magis amica veritas*. Il est toujours pénible d'avoir à dire du mal de ceux qu'on voudrait pouvoir respecter. Notre excuse, si nous en avons besoin, serait dans la nature des faits eux-mêmes.



LETTRE I

Transportez-vous avec moi, mon cher Emile, sur les rivages si variés de Salerne. Laissez sur la droite la route tortueuse qui conduit à travers mille gracieux détours depuis Vietri jusqu'aux rians escarpements d'Amalfi. Avancez sur ces plaines tantôt fécondes, tantôt abandonnées à la Mal'aria, qui se prolongent le long de la mer, vers Pæstum, la cité grecque, aux temples classiques. Jadis le Sybarite indolent berçait ici sa mollesse, maintenant quelques pâtres, dévorés de la fièvre, vous tendront piteusement la main. Mais ne continuez pas jusqu'à Pæstum; au milieu de ces plaines, tournez à gauche; laissez les verts orangers du bord de la mer; vous les retrouverez à Eboli, pour les voir remplacés bientôt par des oliviers aux formes fantastiques, aïeuls de cette végétation puissante qui semble pourtant parfois étiolée. Bientôt vous gravirez de nombreuses pentes pour les redescendre sans cesse, au grand désespoir des cochers et des chevaux. Cette route que vous suivez fut l'antique voie aurélienne. Elle conduit à Tavauta. Les légions romaines ont foulé ce sol que nous foulons. Mais que de révolutions depuis! Aux larges pavés de la

via Romana ont succédé les cailloux roulants, les boues gluantes d'une route assez mal entretenue. Aux larges ponts antiques ont succédé ces ponts ogivaux que le moyen âge a jeté sur toutes les rivières et qui, pour être curieux à voir, n'en sont pas moins difficiles à passer, car chacun d'eux est une véritable côte, parfois tordue, qu'on ne peut monter ni redescendre qu'au pas. Au reste, bien leur prend d'être solides, car on ne les répare guère, et plus d'un, sur les chemins vicinaux qui traversent la grande route, reste rompu depuis des siècles sans qu'on se soucie de les relever. Evidemment on travaille ici à laisser des ruines, sinon à en faire, et cela dans l'intérêt du pittoresque, j'imagine, ou de la poésie.

Heureux si vous traversez ces contrées par un beau soleil ; car le soleil d'Italie dore toutes choses, enrichit ces landes incultes, ces masures aux toits effondrés qui vous font rêver incendies, ravages de la guerre.

Parfois, dans les campagnes un peu nues, un peu désertes, un pâtre, entouré de grands bœufs gris, devise, appuyé sur sa houlette, avec un jeune garçon, son domestique obligé. Ne vous effrayez pas de ces figures énergiques qui vous croisent sur le chemin. Ce sont de bonnes gens qui ne marchent jamais sans poignard, il est vrai, mais dont, somme toute, je préfère beaucoup la vigueur rustique à la dégradante paresse de ce qui fut naguère le lazaroni napolitain. Le jour ils se disséminent dans ces champs pierreux qu'entrecoupent çà et là des vallées fécondes ; la bêche à la main, ils remuent cette terre inépuisable qui a déjà nourri tant de générations ; et, quand le soir arrive, ils s'acheminent, en gravissant des pentes escarpées, vers ces villages pittoresques que la main de leurs pères a bâti sur les sommets les plus aigus ou sur le penchant des monts.

Cherchez, quand le jour tombe, un gîte dans quelque une de ces maisons qui bordent la route et qui n'ont pas même la prétention d'être de simples auberges, à Zoppina, par exemple, et le lendemain reprenez votre course, vous enfonçant dans les replis de cette vallée

qui se bifurque à Auletta, et qui porte d'un côté jusqu'à Potenza et de l'autre vers la Calabre.

Auletta.

Nous sommes sur les lieux du désastre. Quelle plus gracieuse position pouvait-on choisir pour y bâtir une petite ville ? C'est un mamelon verdoyant au pied duquel murmure un ruisseau. De loin, ce qui reste debout se montre avec éclat au soleil levant dans l'encadrement de la vallée. Mais de près vous oublierez les grâces du paysage, en face de 170 maisons détruites, en face surtout de ces pauvres cabanes en paille de maïs qui à peine abritent des familles désolées. Le vent du matin les traverse d'outre en outre et glace leurs tristes hôtes. Des enfants se pressent, pour se réchauffer, les uns contre les autres ; et vous qui avez passé la tête par l'étroite ouverture de la porte, vous n'avez pas le courage de pénétrer au fond de ce réduit meublé d'une pailleasse éventrée, d'un meuble brisé et des débris de ce qui a dû être une chaise.

Gravissez la hauteur. Un *galantuomo* de profession (et l'on est *galantuomo* ici quand on a un coin de terre au soleil, un habit de drap sur les épaules, un fusil de chasse à la main) s'offrira peut-être à vous complaisamment pour cicerone. Interrogez-le : « Combien avez-vous eu de morts ? » — « 37 suivant les uns, 42 suivant les autres. Notre ville n'est pas grande, 3000 habitants seulement. Au reste, nous avons tout perdu. Les maisons qui sont debout ne sont pas habitables. Nous autres gens aisés, nous sommes réfugiés sous des cabanes en planches, les pauvres sous la paille. Plus d'un est mort des suites de ses blessures. — Est-ce que vous avez encore des blessés ? — Si nous en avons ! venez-voir plutôt. » Et nous entrons dans une cabane. Un vieillard est assis dans l'angle, sa femme pleure dans un autre coin. A notre approche, il essaie de se lever, mais en vain ; il s'excuse : « Je ne guéris pas vite, me

dit-il. J'étais capo urbano (chef de la garde du lieu), je ne suis plus bon à rien. Mais ce n'est pas la plus grande de mes douleurs ! » Je n'osai l'interroger, il avait perdu ses trois fils.

« Voyez, Monsieur, reprit mon obligeant cicerone, ceci fut le château du marquis. » La moitié des murailles abattues laissent à découvert les appartements encore tout décorés de portraits de famille, de miroirs dans le style de Louis XV, de bahuts assez respectables. Des Vénus et des Amours pendus aux murs, sourient étrangement à la désolation du lieu ; et si, bravant les pierres qu'on déblaie, on s'aventure sur les poutres chancelantes, vous vous trouvez entre les boudoirs d'un siècle frivole et des débris qui ont écrasé les deux héritiers du marquis de ces lieux, avec leur mentor, un pauvre prêtre. Au reste, ce n'est pas le seul contraste que présente Auletta. Voyez le quartier oriental de la ville, pas une maison qui n'ait croulé, pas un mur qui soit intact, pas un toit qui tienne encore, et dans l'espace de plusieurs pas, les drames les plus terribles se sont passés. Ici, trois personnes d'une même famille ont été brûlées vives ; les lattes du plafond tombées sur le foyer ayant pris feu, les malheureux hôtes de cette maison ont péri dans les flammes. A la forge, deux ouvriers tenaient encore le marteau, battant le fer chaud sur l'enclume, quand la forge renversée fut incendiée. On n'a plus retrouvé que leurs squelettes. Ce sont là de bien douloureux souvenirs. — Mais voici à deux pas de là un tableau tout différent. Six ou sept semaines nous séparent à peine de ces horreurs, et pourtant des jeunes filles passent en chantant. Elles transportent des pierres sur leur tête pour déblayer le sol, et parfois j'entends résonner dans ces ruines le bruit de leurs éclats de rires. Le soleil reluit sur leurs têtes comme pour les inviter à oublier le passé. Je m'approchai de l'une d'elle : « Vous n'avez donc perdu aucun parent, lui dis-je. — Non, Monsieur, mais nous avons perdu tout notre bien. — Alors, chantez, mes pauvres filles, chantez ! » Et elles reprirent en souriant leur travail de manœuvres.

Heureuse versatilité du caractère napolitain qui oublie aujourd'hui les douleurs d'hier et qui se soumet sans murmure aux volontés de Dieu, — je devrais dire de la madone; — qui chante enfin sur un tombeau. Et qu'est-ce que l'Italie elle-même, si ce n'est le tombeau d'un grand passé, où bien des générations successives se sont courbées pour l'éternité, et au bord duquel on a cru longtemps que les fils oublièrent la gloire de leurs pères. Quand viendra donc la résurrection?

J'allais continuer l'exploration du voisinage quand mon cicerone se mit à gémir. Il était blessé au pied. Nous nous assîmes sur un mur et je lui demandai son histoire : « Elle sera courte, me dit-il, car j'ai à peine souvenance des faits. J'étais au lit, occupé à lire, quand une oscillation vertigineuse me fit bondir sur ma couche; au même instant je me sentis tomber dans l'espace; plus de lumière, un bruit affreux, une secousse; j'étais encore sur mon lit, mais quelque chose m'avait meurtri le pied, et ce n'est qu'avec peine que je cherchai une issue pour sortir. Quelle ne fut pas ma surprise! Je me trouvais au rez-de-chaussée, tandis que je m'étais couché au troisième étage! Je me traînai comme je pus sur des débris jusque dans la campagne. Dès qu'il fit jour, je rentrai dans la ville, déjà chacun était occupé à déterrer les morts, à soulever les pierres, à chercher qui son argent, qui ses amis sous des enchevêtrements de poutres et de toits. Ce fut l'œuvre de cinq jours, et les *soldats du gouvernement n'arrivèrent que bien plus tard* pour déblayer les rues. Nous apprécions notre perte matérielle à 150 mille ducats. Mais qui nous paiera nos morts et nos souffrances? »

« Qu'a-t-on fait, demandai-je, pour soulager vos peines? — Des étrangers sont venus nous remettre 150 ducats qui ont été distribués par nos prêtres d'une manière assez arbitraire. Le gouvernement a fait bâtir une longue cabane en planches que vous voyez d'ici. Elle est divisée en 40 compartiments, comme les stalles d'une écurie. Chacune de ces chambrettes ne pourrait guère contenir qu'un cheval; on va y entasser sept personnes.

C'eût été d'un grand secours néanmoins il y a six semaines. Maintenant c'est bien tard. Encore faudra-t-il que l'année prochaine les privilégiés, que les autorités sont en train d'y installer, paient le loyer de cet étroit refuge. La police a estimé cette baraque à la valeur de 1200 ducats. Je me chargerais bien d'en faire une meilleure à moitié prix. Mais les employés ne doivent-ils pas prélever leur cote-part sur les aumônes? Sans compter que nous ne savons pas clairement si c'est la commune ou le gouvernement qui paiera ces frais. »

Après avoir remercié le complaisant *galantuomo* de ses renseignements, j'allais prendre congé de lui. Mais la présence d'un étranger est une bonne fortune pour ces campagnards oisifs; et il fut résolu qu'il m'accompagnerait jusqu'à Pertosa, à un mille de distance.

Vous m'y accompagnerez un autre jour, si vous voulez, mon cher Emile, mais pas ce soir, car cette lettre est assez longue, trop peut-être.

LETTRE II

Pertosa.

Ici nous avons affaire à un pauvre village. Rien qui rappelle le luxe de la *villegiatura* italienne. Gens et bêtes, tout devait être pauvre dans ces cabanes. Aussi ces murailles vieilles et mal faites se sont-elles écroulées au moindre choc. Environ 175 maisons n'offrent plus trace de toitures, et sur une population de 1012 habitants, 153 ont trouvé la mort. Dans un seul coin du village que j'ai sous les yeux, plus de 100 ont été ensevelis vivants, et une dizaine brûlés dans un incendie partiel. Paix à ceux qui dorment près d'ici; une aumône aux survivants. Ce ne sont pas les besoins qui manquent : dans une quinzaine de niches de bois souffrent et meurent ma-

lades et blessés; pauvres gens qui, sans tendre la main, répondent aux questions de l'étranger ! Ils n'ont pas toujours eu cet abri. Les couvertures, le linge, leur ont été envoyés, il faut le dire, mais au 27 janvier seulement; six semaines d'abandon ! La plupart n'ont encore pour abri que des tentes en toile, sous lesquelles ils s'entassent en aussi grand nombre que possible. Ils se serrent les uns contre les autres pour se réchauffer, car il est impossible de faire du feu là-dessous, et le froid est piquant. Encore s'ils les avaient reçues à temps !

Vous me demanderez, mon cher Emile, pourquoi ces retards ? — Singulière objection, vraiment, à faire dans un tel pays ! Est-ce qu'il est possible que tout marche à la vapeur là où il n'y a pas même partout des routes ? D'ailleurs, voici une raison transcendante fournie comme réponse à un de mes amis. Celui-ci, qui est passé quinze jours avant moi, demandait à un employé : « Pourquoi vos tentes ne sont-elles pas encore arrivées ? On a vite fait de transporter quelques-unes de ces toiles qui servent au campement de l'armée. » — Eh ! Monsieur, elles viennent de si loin ! — Et d'où ? — D'un pays au delà de la mer ; attendez donc, de *l'Islande* ! oui, c'est là qu'on les a commandées ; et vous comprenez qu'avant qu'on les ait cousues..... »

Quelle dérision ! comme s'il n'y avait pas assez de toiles à Naples, comme si l'arsenal n'en était pas rempli ! Pourtant cette population a un trésor dans son infortune : elle a un bon curé, chose rare dans le pays. Je ne saurais exprimer avec quelle satisfaction j'ai vu cet homme au milieu de ses estropiés et de ses malheureux paroissiens, plus poudreux et plus déchiré que pas un, relever ses lambeaux de soutane pour courir de l'un à l'autre et mettre de l'ordre dans ce chaos. Ouvert de figure, rond dans ses manières, il nous accueille avec cordialité, et, nous montrant les listes qu'il avait dressées des 170 familles les plus pauvres de sa commune : « Voyez, dit-il, suivant les ordres de vos amis anglais, nous avons distribué un ducat à chacune d'elles. Nous avons affiché la liste des gens secourus ; tout cela a été fait au grand

jour pour éviter toute fraude, tout soupçon. Êtes-vous contents de moi ? » Qui ne l'aurait été ? C'est devant nous qu'il a voulu distribuer le pain bis que nous l'avons prié d'acheter à nos frais. Il nous montra comment il avait fait déblayer les rues des matériaux qui les encombraient, faisant gagner à chaque famille les dix carlins qui lui revenaient. Il a même imaginé de faire mettre à part, par chaque ouvrier, le monceau de pierres qui lui devait servir à rebâtir sa maison ; de sorte que le plus actif se trouve possesseur d'un plus grand nombre de matériaux. Charité bien entendue, qui vend l'aumône au travailleur et la donne à l'impotent. Je puis le dire sans exagération, cet excellent prêtre m'a fait envie. J'ai vu dans son genre de vie, dans son dévouement, dans son activité pratique, dans le respect qu'il s'attirait, presque un idéal. Mais ce n'est que plus tard que j'ai appris ce qu'il valait. Son supérieur, l'abbé de la Cava, m'a dit que cet homme dévoué avait, avec l'aide d'un seul gendarme, tiré des ruines plus de quarante personnes. Eh bien ! le croirait-on ? c'est à grand'peine qu'on est parvenu à lui faire donner une mention honorable dans le journal officiel. L'autorité n'entend pas que les autres fassent un bien qu'elle ne fait pas. Nous nous en sommes trop bien aperçus nous-mêmes. L'un des principaux obstacles que nous avons rencontrés dans notre tournée charitable, fut précisément cette jalousie intéressée des employés, qui, chargés d'être secourables, rougissaient de se voir devancés et morigénés par des étrangers. Faut-il le dire ? Beaucoup s'indignaient de ce que nous n'avions pas assez de confiance en eux pour leur confier la distribution des aumônes, et un plus grand nombre encore se dépitaient de ne pouvoir en empocher le montant. Les faits que je vous conterai plus tard vous diront assez si nous faisons là une supposition calomnieuse.

Mais passons et reprenons la grand'route. Il semble que, dans cette partie de notre trajet, les habitations du fond de la vallée aient été épargnées, tandis que les villes perchées sur des sommets ambitieux ont subi la com-

mune loi. Le torrent que nous longeons, le *Campestrino*, traverse encore de gracieux moulins ; ses ondes glissent en riantes cascadelles sous des arcades intactes, et se jouent sur des roues qui pivotent toujours, tandis que, sur notre gauche, *Caggiano* montre de loin sa désolation au couronnement d'une hauteur. Caggiano pleure une trentaine de ses enfants et plus de la moitié de ses maisons. C'est donc, sur une population de 4000 habitants, plus de 2000 personnes sans asile.

Sur ces hauteurs, je crois, s'élevait aussi le petit village de *S.-Angelo-le-O'ratte*. On nous conte une lamentable histoire de paysans fugitifs, errant dans la montagne. Pas une seule habitation n'est restée debout dans ce hameau, bien qu'il n'y ait eu que trois morts à regretter.

Mais j'aurai à vous promener au milieu d'assez d'autres spectacles plus douloureux encore. Gravissons au pas de nos chevaux la pente en zigzag qui escalade le rempart des hauteurs, et nous arriverons au-dessus de la cascade que forme ici le *Campestrino*. Voici s'ouvrir une longue et riche vallée où l'olivier prospère encore, et le long de laquelle s'échelonnent sur les deux penchants du bassin, Polla, Sala, Padula, Diano et tant d'autres villes intéressantes par leurs malheurs. Vous m'y suivrez demain si vous en avez le courage.

LETTRE III

Polla.

Au sommet d'une colline conique, dernière pente vers la droite des montagnes neigeuses l'hiver, nues l'été, qui forment la vallée que nous remontons, s'élève Polla. A la voir de loin, dans les ombres d'un jour nébuleux, on la trouve gracieuse. Rien, au premier abord, ne parle de

désolation, et quelques maisons blanches, échelonnées sur les basses pentes de la colline, font illusion au spectateur. Ici, comme bien souvent il arrive dans la société, c'est en approchant qu'on voit les misères à demi dissimulées sous un air d'aisance ; toute cette grâce, résultat de la position et de la nature, n'est que le replâtrage extérieur d'un tombeau.

Sur 7000 habitants que contenait la ville, 867 ont péri ; 800 maisons sont littéralement à bas, et plus de 600 sont prêtes à s'écrouler sur la tête de leurs hôtes. Mais avançons pas à pas. Aux approches de la ville ce ne sont que fermes abattues, auberges renversées sur la route même. On a élevé tout auprès une grande cabane en bois, divisée en 70 compartiments, dit-on. Elle commence à être occupée par la population, mais d'hier seulement, et nous sommes au 1^{er} février. Quelques tentes de toile blanche parsemées sur le sol, ou plutôt sur la neige, ne sont que trop occupées, celles-là, pour la santé des malheureux qui s'y entassent. Comme je demandais au juge le nombre de ces tentes, il me répondit, suivant le chiffre officiel : « Il y en a 100. » — Mais, Monsieur le juge, je n'en vois qu'une vingtaine. — Il y en a 100. — Comptons. J'arrivais au nombre de 20 ou 30. — Il y en a 100, répéta-t-il avec obstination. Le malheureux avait reçu la consigne et ne pouvait dire autrement ! Je tenais mon carnet de notes à la main ; qui sait quel employé pouvait être compromis par mes rapports ? Voilà comme on fait et comme on respecte la vérité dans ce pays !

Sous l'une de ces toiles, je trouvai l'ancien syndic de la ville, pauvre homme malade, couché, sans respect pour ses années et pour son titre, sur une méchante paille, mal protégé par une légère couverture, et gémissant à côté de sa femme, de ses enfants, qui grelottaient faute de feu. Quel sort pour un magistrat ! Il faut dire qu'un syndic n'est pas tant un mandataire du gouvernement que de la municipalité. Mais quand les anciens chefs de la commune se consomment, oubliés dans un tel dénuement, que doit-il en être des simples particuliers ?

Ma première mission était de m'assurer de la manière

dont les fonds apportés par nos amis anglais avaient été utilisés. Que faire en pareil cas ? S'adresser à la population, questionner à vingt endroits : « Avez-vous reçu de vos prêtres dix carlins par famille ? — Non. — Alors quelqu'un de vos amis ! — Non. » Je m'informai dans tous les quartiers de la ville : « Nous avons reçu quelque chose, » me dit-on enfin. — Et quoi ? — Qui deux carlins, qui trois. — Moi, dit une femme, je n'ai reçu qu'un grain. — Et nulle part on n'a distribué par ducats aux familles les plus nécessiteuses ? nulle part on n'a affiché rien à ce sujet ? — Non, non ! — Pourtant, nous avons remis 300 ducats pour les plus pauvres de la ville. — A qui ? — A vos prêtres. — Ah ! Monsieur, s'écria-t-on de toutes parts, pourquoi le remettre aux prêtres, ce ne sont tous que des voleurs ! » Je m'étonnais de cette liberté de langage. Sommes-nous bien en Italie, dans le pays de la soutane ? « Vous, bonne femme, demandai-je à une honnête matrone, que pensez-vous de vos prêtres, de celui-ci, par exemple ? — Comme les autres, répondit-elle en secouant la tête. — Et vous, jeune fille, que pensez-vous de votre curé ? — Celui-là, s'écria-t-elle, je le connais ! » Elle fit un geste de mépris trop énergique pour pouvoir être traduit autrement que par une physionomie napolitaine.

Je n'en revenais pas ! Quelle liberté de langage, quelle manière de penser ! Mais un peuple qui a tout perdu n'a plus rien à ménager, et, sans nul doute, le clergé de ces lieux avait dû beaucoup faire pour acquérir une aussi brillante réputation.

Ce qu'on y disait des prêtres on le dit aussi d'un gouvernement qui laisse tant de gens dans l'abandon. On crie tout haut : La police nous laisse mourir de faim. Or, il faut qu'un habitant de ce royaume ait l'estomac bien vide pour avoir le courage d'affronter publiquement ainsi la police.

Quant à l'argent anglais, j'ai su que, remis à l'estimable abbé de la Cava, il avait passé entre les mains de l'archiprêtre Medici, lequel a prétendu avoir rempli les intentions imposées par les donataires. « Mais la publi-



cité? » lui dis-je. Il parut fort embarrassé, puis avoua en rougissant n'avoir pas affiché la liste des familles qu'il est supposé avoir secourues. « Eh bien ! au moins, prouvez-moi que vous avez fait une distribution quelconque, produisez quelques personnes par vous aidées. » Une espèce de mendiant, à figure ignoble, me suivait en tendant la main, l'archiprêtre lui fit un signe que je surpris au passage ; le mendiant ouvrit la bouche : « Parle, mais prends garde à ne pas mentir ! » Il rougit, se troubla, et n'osa parler.

Permettez-moi de vous dire maintenant, cher ami, quel fut le résultat de mes recherches à ce sujet. A mon retour, je n'eus rien de plus pressé que de courir chez l'abbé de la Cava avec l'un des donataires de la somme disparue. Ce respectable prélat recut avec chagrin mes communications, et nous promit de prendre des informations. Malheureusement il ne crut pouvoir mieux faire que de demander un témoignage au clergé de ce pays. Le témoignage arriva, signé de *tous* les prêtres de la contrée ; il disait..... que l'argent avait été employé — plus que cela, distribué suivant les conditions voulues. Nous avons lu la pièce justificative. C'est un faux manifeste fait par tout un clergé pour couvrir une malversation, et j'ai le regret d'avoir à dire que le brave curé de Pertosa, dont je vous ai signalé la belle conduite, s'est laissé aller à signer aussi cette infamie. Espérons qu'il a été induit en erreur,... à moins que les intérêts de l'Eglise ne lui aient fait passer, comme à ses confrères, sur les droits de la vérité. L'abbé de la Cava, en nous communiquant cette pièce, nous disait : « Que puis-je faire de plus ? » — Rien, assurément, si ce n'est de communiquer d'autres principes à ses subordonnés et les surveiller de ses propres yeux.

Mais parcourons les ruines. Plus on monte, plus la destruction est grande ; au sommet du cône formé par la colline, il ne reste plus que des pierres. On reconnaît la trace des rues pourtant, mais il faut franchir des murs à chaque pas. Par endroits, une odeur infecte vous fait reculer ; qu'est-ce ? Des animaux, disent les gens. Mais

n'y a-t-il plus de cadavres humains ? Et qui sait ? hier encore on en a trouvé et depuis six semaines on ne fait qu'en déterrer.

Ici c'est un prêtre qui a été brûlé vif, triste auto-da-fé qui n'était pas, j'ose le croire, une expiation de ceux d'Espagne.

Là, on a arraché aux décombres un vieillard de 70 ans ; sa famille entière : enfants, petits-enfants, reposent maintenant dans la fosse commune. Il reste seul ! « Ma fille, me dit un pauvre homme, c'est par miracle que je l'ai conservée : on l'a tirée de ma maison, vivante, mais meurtrie, après qu'elle eut passé là-dessous deux jours et deux nuits qui m'ont semblé plus longs qu'à elle ! » — « Et moi, me dit le juge, je puis vous citer le fait du brigadier Montefusto, qui a été exhumé vivant après cinq jours. Il est mort depuis, à l'hôpital, des suites de ses blessures. » Je me trouvai en face d'une femme jeune encore, mais amaigrie. Elle restait silencieuse et debout, comme stupéfaite. Elle promenait ici et là, sur le cercle de quelques ruines, son regard égaré. J'écartai la foule et m'approchai seul : « Que regardez-vous ainsi ? » lui dis-je. Elle tressaillit, puis, se rassurant : « Eux ! ils étaient ici ; c'était ma maison. Nous possédions tout ce quartier de la ville ; ils sont tous morts mes parents, mes frères, tous, tous ! » — Et il ne vous reste plus personne ? — « Si, mon enfant ; il était là, sous ce manteau de cheminée ; il y est resté trois jours ! trois jours, entendez-vous ? Je le cherchais ; enfin, on l'a trouvé, il n'était pas blessé ; quand je l'ai appelé, il s'est précipité vers moi, puis il est tombé comme foudroyé. Je l'ai cru mort. Oh ! ma tête se perd. Laissez-moi aller le voir ! » Elle s'éloignait, conduite par l'amour maternel, quand tout à coup se ravisant : « Voyez, dit-elle, je n'ai plus que cette robe noire, elle est usée. Je n'ai plus rien, plus rien ! » Et il fallut faire l'aumône à celle qui avait possédé un quartier de cette jolie cité !

Je continuai à monter tout ému, quand je fus arrêté par une autre jeune femme, modestement mais proprement vêtue de noir. Elle pleurait. Je ne l'arrêtai point : il est des douleurs qu'on n'a pas le courage d'interro-

ger. Mais je me retournai, la regardant descendre, et je n'oublierai de ma vie ce doux visage de veuve, à demi caché sous un grossier voile noir.

Nous arrivâmes sur une hauteur d'où on domine la ville entière, et alors s'offrit à mes yeux un spectacle plus triste encore que je n'avais imaginé : l'ensemble en disait plus que les détails. Des maisons dont cette colline conique était couverte, pas une n'est debout sur le sommet, peu d'intactes sur les flancs ; d'autres, pourtant, ont tenu bon sur les basses pentes. Somme toute, c'est un mélange de pierres, de charpentes, de murs dont plusieurs ne tiennent que par enchantement, de plafonds effondrés qui gisent au fond des caves. Un vrai chaos dans lequel on sent pourtant qu'il y a eu un ordre autrefois. Un château couronnait tout cela. On en reconnaît les restes. Les massives constructions ont été autant secouées que le voisinage. Nulle esquisse n'offrirait au crayon plus de détails pittoresques que Polla vu de ce point. Aussi n'a-t-on pas manqué d'en prendre la photographie.

Quelques détails encore avant de redescendre de ce saisissant observatoire. Le juge de paix prétend qu'on a sauvé plus de 200 personnes qui étaient retenues sous leurs habitations. Mais ce sont des particuliers, des voisins qui leur ont conservé la vie, car aucune espèce de secours n'était arrivé du dehors. Il ajoute qu'on n'a trouvé que 150 blessés. Ces deux chiffres, rapprochés des détails que j'ai recueillis dans d'autres villes, ont une grande signification, ce me semble. Evidemment, dans un tel cas, le nombre des blessés doit égaler celui des morts. En outre, l'expérience a prouvé que quantité de personnes vivaient encore après trois, quatre et même huit jours de cette affreuse sépulture. Qu'est-ce à dire ? Si ce n'est que des secours arrivés le lendemain, ou même le surlendemain du désastre, auraient sauvé une grande quantité de ces malheureux. L'imagination n'ose se représenter les angoisses de milliers de personnes qui sont restées sous les décombres faute de pouvoir se dégager, et que leurs blessures ou la rupture de leurs membres

ont empêché de faire les efforts nécessaires à leur délivrance ! Je ne m'étonne donc pas qu'à Polla on n'ait trouvé que 150 blessés, puisqu'on a laissé mourir tous les autres. Les 200 qui ont été calcinés ne l'ont été que par accident, par hasard. Plusieurs centaines, dans Polla seulement, ont dû se sentir expirer lentement. Qui les aurait sauvés ? Cette population abattue, comme frappée de la foudre, écrasée par son fatalisme et son peu d'énergie morale, sans impulsion étrangère ? Non, assurément ; les survivants avaient assez à faire pour se tirer eux-mêmes de peine. Joignez à cela l'égoïsme qui se développe souvent pendant les calamités publiques ; songez à l'apathie dans laquelle on s'efforce d'endormir ce peuple depuis des siècles, et vous vous étonnerez moins de cette effroyable négligence qui a coûté la vie à tant de victimes. L'amour paternel ou filial, l'affection conjugale, ont seuls fait quelques prodiges. Mais qui a été le grand coupable ? Le gouvernement. Il a laissé le sauvetage au hasard, sans direction. Les soldats ne sont venus que huit ou dix jours après le désastre. Ne nous étonnons pas qu'ils n'aient trouvé que des morts à sauver ! Disons-le à l'honneur des Suisses qui servaient à cette époque le roi de Naples, ils ont demandé à courir au secours. On leur a refusé cette faveur. Quelques mois auparavant on n'a pas usé des mêmes retards quand une bande de mécontents, débarqués à Sapri, ont menacé la sécurité du trône. C'est avec un empressement remarquable qu'on a fait parvenir des troupes dans ces mêmes régions aujourd'hui négligées. C'est le jour même qu'elles sont parties ! Mais alors il s'agissait d'un trône, cette fois il ne s'agit que de quelques milliers d'infortunés !

Le dirai-je ? Les galériens ont montré en cette circonstance plus de dévouement que les autorités. Le détenu Paolo Rossi s'étant échappé, on ne sait comment, fit un usage glorieux de sa liberté en cherchant les victimes avec quelques camarades. On les gracia, m'a-t-on dit ; mieux aurait valu les imiter. Les autorités n'ont pas rendu la pareille aux prisonniers de Potenza. On raconte que ces malheureux, sentant leur bague chanceler, ont sup-

plié qu'on les transportât ailleurs; mais, à cette époque, rien ne se faisait sans l'ordre du roi. On eut la cruauté de les faire attendre jusqu'à ce que le monarque eût répondu à leurs supplications. Et sa réponse était..... un refus !

Quelque sceptique de votre trempe, mon cher Emile, demandera peut-être comment il est possible que des gens, et en si grand nombre, aient pu vivre si longtemps, blessés, accablés sous une accumulation de matériaux, sans manger ni boire. C'est une question que je me suis posée bien souvent à moi-même. Mais les faits parlent plus haut que les doutes. Ils sont nombreux, recueillis en vingt endroits, et les sujets vivent encore pour en témoigner. Dût-on me répondre avec le médecin de Molière : « c'est impossible ! » ce que je sais, c'est que je l'ai vu. Je me demande donc si le physique de l'homme n'est pas plus propre à la résistance que celui des animaux ? Si l'on considère que depuis sept semaines déjà, et pendant tout l'hiver ensuite, des malheureux ont couché par milliers dehors, parfois sur la neige, ou peu s'en faut, sans vêtements suffisants, presque sans nourriture, on admirera la force de résistance dont le Créateur nous a doués. Je m'entretenais de ces phénomènes avec mes guides, quand ils me démontrèrent, avec la naïveté napolitaine, que l'homme ne saurait lutter de longévité — sous des ruines — avec certains autres animaux. Je leur laisse la responsabilité de la comparaison et viens au fait. On déblayait, dans Polla, les écuries d'une maison. L'odeur infecte du lieu indiquait la mort des pauvres hôtes de l'étable. D'ailleurs on était au 12 janvier, c'est-à-dire vingt-neuf jours de distance du désastre. Pourtant on entendit un sourd grognement. A travers une fissure de la muraille, quelque chose essayait de se faire jour. Effrayés d'abord, les ouvriers se mettent à l'œuvre, et bientôt la pioche et le marteau ont mis à découvert..... quoi donc ? Un pauvre porc efflanqué qui respirait l'air par cette fente et qui avait dû vivre de son embonpoint pendant tout ce temps ! Et ce n'est pas une exagération méridionale : l'histoire du pauvre animal est couchée

tout au long dans les registres officiels des employés, à côté des aventures de plus d'un de ses compagnons d'infortune sauvés comme lui, après quinze ou vingt jours de diète absolue.

Mais pour en revenir à une plus noble espèce : Eussent-ils eu une plus grande force de résistance, les infortunés habitants de certaines autres villes n'auraient pourtant pas été sauvés ; car, grâce aux négligences du gouvernement, des milliers de leurs cadavres reposent encore sans autre sépulture que leurs demeures écroulées ; mais c'est assez d'horreurs pour un jour, je voudrais pouvoir vous promettre, mon cher correspondant, des tableaux plus gracieux à l'avenir. Hélas ! je ne le puis !

LETTRE IV

Atena.

Tâchons d'imiter la facile versatilité du génie italien : fuyons sans nous retourner. Laissons de même à notre droite S.-Pietro et S.-Arsenio, petits bourgs qui étaient trop près du courant de la tempête pour ne pas avoir été rudement secoués. Que sont maintenant pour mon esprit troublé quelques dizaines de victimes ici et là, quand, dans les grands centres, c'est par centaines et par milliers qu'il faut compter les morts ? J'aurais pourtant tenu à visiter Atena. Outre son nom classique, cette petite ville de 4,000 âmes se recommande par ses 50 victimes, par ses maisons plus dévastées encore que celles de Portosa. On parle de 500 d'entre elles à relever. On parle aussi d'un plus grand abandon que partout ailleurs. Je ne sais si cette supposition est vraie ; mais si le gouvernement n'a rien donné aux malheureux habitants, il leur a promis beaucoup et c'est déjà quelque

chose. Là comme ailleurs les pauvres sont devenus les riches, car ils ont toujours leurs bras, leur travail, leur savoir-faire, tandis que les propriétaires n'ont plus leurs maisons.

Tous ces faits déjà connus, je voulais les vérifier de mes yeux. Mais je comptais sans mon cocher. Heureux qui sur ces routes poudreuses a un cocher à son service ; plus heureux qui n'en a pas ; car ce sont de terribles despotes que ces messieurs. Quand le fouet en main et le chapeau sur la tête ils viennent servilement à la portière faire des observations à *Votre Excellence*, défiez-vous.

Le plus maître des deux n'est pas celui qu'on pense ! « Marcheras-tu ! — Je ne puis pas ; — Pourquoi ? — C'est trop loin, un mille dans la montagne. — Que m'importe ? je te paie, avance. — Le jour baisse. — As-tu peur ? — Oui, il y a des voleurs sur le chemin le soir. — C'est mon affaire. — Je ne puis pas. »

Pendant cette discussion les gens s'amassent, vieux, jeunes, femmes, enfants, gesticulent à qui mieux mieux, y compris le maître d'une auberge voisine avec qui mon cocher s'entendait mieux par signes que je n'aurais pu le faire avec des paroles. « Arrêtez-vous chez nous. — Ah ! le tremblement de terre a donc laissé des aubergistes ? — Descendez, Monsieur, descendez, » et l'on me tire qui par un bras, qui par les jambes.

Je fais reluire une piastre aux yeux de mon cocher, son regard brille. Une piastre ! Il la saisit, bondissant sur son siège, il m'entraîne au galop sur la route qu'il voulait suivre lui-même, mais qui ne conduisait pas à Atena. A force de me démener, je l'aurais tué. Il me sourit d'un air narquois. — « Prends le chemin d'Atena. — Je ne puis pas. — Alors rends-moi ma piastre. — Ah Monsieur ! c'est trop peu, mettez-en encore deux et l'on verra. »

Un seul argument me restait, le bâton. — Mais il me répugnait de m'en servir, sans compter qu'au bâton parfois ces messieurs savent répondre par de fort longs couplets. Je m'enfonçai avec résignation dans ma voiture et nous partîmes.... pour Sala.

Mais la police, dira quelque Parisien ? mais le juge de paix, dira quelque Normand ? — Questions naïves dont les auteurs pour tout châtiment mériteraient d'être mis à l'épreuve.

Est-ce qu'à cette époque un coquin n'avait pas toujours raison contre un honnête homme ? — Il y avait bien dans ce cas, dit-on, l'argument pécuniaire qui avait une puissance constatée sur la police. Mais à quoi bon acheter 4 piastres à la justice ce que votre adversaire vous céderait pour 2 ? L'exploitation du sol est fort mal faite dans tout le pays, mais, par contre, celle des gens l'est beaucoup mieux : elle était passée à l'état d'art.

Je m'en allais rêvant à cette mésaventure ; la nuit était tombée, nuit assez sombre qui n'avait pas même la poésie des fantômes. On se lasse en pareil cas de regarder à la portière, et le plus simple est de chercher le sommeil. Je le trouvai ; mais trop de scènes avaient saisi mon imagination. Mille apparitions de murs croulant sur moi, d'enfants criant au secours, de femmes sanglotant sur des ruines. La maison tremblait, les poutres se détachaient du plafond ; le clocher de Polla chancelait sur ma tête. Et je ne pouvais pas fuir. Puis le mouvement se régularise ; la maison roule comme un char qu'emporteraient les coursiers de l'enfer ? Un bruit sourd et constant frappe mes oreilles ; c'est un tremblement de terre ambulant. — Tout à coup une paroi de la maison s'affaisse, un froid glacial me pénètre. Une pierre, en me tombant sur le bras, me fait pousser un cri.... c'est ? c'est mon cocher qui, ayant ouvert la portière, m'a saisi rudement par le bras pour m'éveiller. — Le réveil ne valait guère mieux que le songe. « Ah ! nous sommes perdus, Monsieur. — Perdus ? — Oui. — Mais tu es sur l'unique route de la contrée. — Oui, mais je n'y vois rien. — Demande à quelqu'un. — Il n'y a personne. — Alors va plus loin. — Oui, jusqu'à demain, n'est-ce pas ? — Tu ne veux pas marcher ? — Non. — Alors arrête-toi. — Je veux retourner ! — Non, te dis-je. — Alors donnez-moi la bonne main. » Je ne lui devais que des coups de bâton ; la vue d'un manche de pistolet fit un effet ines-

péré ; les haridelles reprirent leur trot, un quart d'heure après nous gravissions les rapides pentes de la Sala, sur le flanc gauche de la vallée.

LETTRE V

La Sala.

Je vous ai laissé aux portes de la Sala. Dans l'intensité des ténèbres on entrevoyait quelques lumières. Une cabane enfin s'ouvrit et nous laissa voir 20 ou 30 personnes rangées en cercle autour du classique *braciére*. Un officier en uniforme nous installa au milieu d'une réunion de dames ; l'hospitalité italienne a ses originalités, mais celle d'une telle société devait être surtout *curieuse* ; tout en savourant la jatte de café noir qu'on nous fit complaisamment porter, nous dûmes décliner nos noms et prénoms, nos intentions et nos idées. Madame la sous-intendante, chez qui nous étions, parut charmée surtout d'apprendre des nouvelles de son mari que nous avions vu distribuant des cabanes à quelques indigents d'Auletta. Mais la journée avait été assez fatigante. Nous primes congé de ces dames ; un gendarme mit son fusil sur l'épaule nous devançant jusqu'à l'auberge. Nous avions faim, un monstrueux plat de macaroni, qui aurait rassasié vingt lazaroni, servit de base à nos opérations culinaires. Mais quand nous cherchâmes un assaisonnement à cette lourde pitance, on ne nous offrit qu'un vieux corbeau raccorni qui dans l'hôtellerie portait le nom de pigeonneau. Nos amis anglais ont affirmé avoir trouvé deux fois à dîner en huit jours. C'était un hasard, ce me semble, et, pour ma part, j'affirme n'avoir pu faire, dans tout ce voyage, un seul dîner dans les formes. Au

reste qui aurait le courage de goûter la bonne chair, si près des lieux où gémissent tant d'affamés ? Que de fois ne m'est-il pas arrivé, à l'ouïe d'un gémissement de blessé, d'un cri d'orphelin, de suspendre un repas commencé ? On n'a pas faim sur un sol pavé de tant de désespoir, et qui laisse parvenir jusqu'à vous la puanteur de tant de cadavres en décomposition.

Mais je voudrais vous distraire de ces scènes lugubres. Partagez donc avec moi notre vin, avec les nombreux campagnards qui viennent chaque soir s'enfermer au foyer de cette cuisine d'auberge. Quand je dis foyer, j'ai tort, car le feu est tout bonnement allumé au milieu de la salle. De gros troncs d'arbres brûlent sous la marmite. Quant à la fumée, elle s'échappe comme elle peut, c'est-à-dire qu'après avoir ajouté à la noirceur du plafond, elle prend lentement le chemin de la porte. Au grand préjudice des yeux des chauffeurs, elle descend d'ordinaire si bas, qu'il faut beaucoup se courber pour ne pas être tout à fait asphyxié. On s'y grille devant ; on se gèle le dos, on s'enfume la tête. Voilà ce que c'est qu'une auberge de province pendant l'hiver. Ici pourtant l'on vit encore, car la catastrophe n'a pas produit tant de ravages que l'effroi des premiers jours n'ait pu se dissiper. Notre hôtesse et sa fille, emprisonnées dans de larges collerettes qui sont à celles de Henri IV ce que la crinoline est au modeste jupon de nos grand'mères, notre hôtesse, dis-je, entonne un chant monotone et tralnard qui dénote autant d'originalité que d'ignorance musicale ; et bercé par ce refrain somnolent je gagne ma couche rustique au fond d'une chambre remplie de lits. Des fenêtres absentes livrent libre passage à la bise à travers les contrevents vermoulus. Mais après une telle journée, où ne dormirait-on pas ?

Nous nous éveillâmes au bruit des pluies battues par le vent. Des bourrasques chargées de neige fondante sillonnaient de toutes parts la vallée. Raison de plus pour nous hâter. Les malheureux que nous allons secourir doivent souffrir beaucoup par un tel temps. Mais les cochers n'aiment pas la pluie, et il fallut soutenir un

siège en règle contre le nôtre. Les routes étaient impraticables, disait-il, le verglas était partout, excepté sur la langue de notre homme. Une heure après nous n'en étions pas moins à Padula. Mais avant d'y entrer, jetons un regard sur ce que nous quittons.

Sala a peu souffert. Trois morts et quelques maisons abattues constituent le gros du dommage. Tout n'y est pas fait pour l'agrément ; mais il y a pourtant beaucoup de grâce dans cette petite ville couchée nonchalamment sur les pentes d'un mont. Vieilles coutumes du moyen âge, châteaux devenus inutiles, choix de positions inexpugnables, tout vous reporte au quatorzième siècle. L'isolement dans lequel vivent ces localités, complète l'illusion. Mais au moins chaque ville est-elle quelque chose par elle-même ? Oui, par la population, non par l'importance. Point de commerce, point d'industrie, ni même l'idée de tout cela. L'isolement a produit ici ce qu'une centralisation exagérée pourra bien produire plus tard en France ; elle a maintenu dans une nullité complète des localités qui, par la richesse de leur sol, auraient pu devenir quelque chose. Tout le monde connaît, au moins de réputation, Neuchâtel, Vevey et tant d'autres petits centres de la Suisse ; insignifiants par leur population, ils sont remarquables par leur vie individuelle. Mais qui a jamais entendu parler de Sala ou de Padula, à moins d'y avoir été amené, comme moi, par quelque événement extraordinaire ? La cause en est dans le sommeil général des idées, des affaires et des choses.

LETTRE VI

Padula.

Quand vous regardez Padula du bas de la vallée, comme l'ont fait les photographes, vous le prenez pour

une grande ville, tant il y a de toits superposés et de constructions disséminées dans les jardins du voisinage. Mais quelle est votre surprise quand, pour monter à ce massif d'habitations, vous ne trouvez qu'un sentier de chèvres, tracé par les pluies et le pied des passants ! Il est vrai qu'on a promis aux habitants un chemin que les mulets puissent plus facilement gravir. Mais Dieu sait quand ce projet passera en exécution. Pour le moment, il s'agit de relever cent maisons abattues et églises écroulées, et de reconstruire à peu près autant d'habitations qui, pour être debout aujourd'hui, n'en ont pas moins ni plafonds ni solives. Le deuil n'est pas grand dans la ville, mais la panique y est permanente. Vingt-huit morts ne laissent pas un grand vide dans une population de 9000 âmes ; mais on s'y souvient avec effroi de deux femmes dont il a fallu couper les jambes, et l'on n'ose rester que le jour dans ces maisons lézardées que des poutres défendent seules d'une chute désastreuse. Le soir, on se réfugie sous des cabanes glaciales que chacun a dressées de son mieux dans les jardins du voisinage. La panique se manifeste encore d'une autre façon, par une augmentation de ferveur religieuse, veux-je dire. Le voyageur y est étrangement impressionné quand, en traversant le soir ces rues désertes, il entend sortir de chaque porte un chant monotone et discordant. Ces hymnes à la vierge brillent plutôt par le bon vouloir que par le sentiment musical. Les gosiers, dans cette terre des arts, grincent parfois d'une manière bien plus désagréable que ce violon faux qui jurait sous l'archet et dont parle le malin Boileau. Néanmoins on est saisi par l'étrangeté, par le mouvement insolite de ces prières chantées. Quand une porte s'entr'ouvre, ce n'est pas sans un étonnement mêlé de tristesse que l'on voit la famille entière agenouillée devant les plus ridicules images de saints, et chantant à pleins poumons de naïves suppliques. Un petit cierge ou plusieurs lampes brûlent devant l'idole ; ces pauvres gens n'ont pas de quoi s'éclairer eux-mêmes, mais par un sentiment aussi respectable que déplacé, ils entretiennent mieux ces

pâles lumières devant les objets de leur adoration, que les Vestales anciennes n'entretenaient le feu sur les autels de leur déesse. Touchante superstition qui blesse l'étranger et que pourtant on plaint !

Quoique riche, il paraît que la commune souffrait déjà d'un trop plein de population. Qu'on juge de l'augmentation de la misère. Dans le moment actuel (2 février) on n'a encore donné à ces malheureux que neuf pauvres cabanes, aux frais de l'autorité. On leur a aussi envoyé 24 ducats à l'occasion de la fête de l'héritier du trône (le roi actuel). Voilà tout ce qu'a reçu une ville de 9000 habitants. Il est vrai qu'on leur promet des habits. Les promesses ne coûtent rien, et à Naples moins que rien.

Si je ne craignais de me répéter, je vous conduirais dans les maisons renversées. Elles ont un bien triste aspect quand le vent et la pluie les battent tristement et que la retraite de cent familles se remplit de neige fondante. Mais là n'était pas le but de mon voyage : nous avions formé le plan de porter nos principaux secours loin de la grande route, dans la montagne.

Faire préparer un cheval et trouver un guide était la grande affaire. Heureusement pour moi, le gendre de l'aimable syndic du lieu devait partir ce jour même pour Tramutola ; plus heureusement encore le mauvais temps s'envola sur les ailes de certains nuages qui sillonnaient les deux flancs de la vallée. Le départ fut fixé pour midi. Suivez-moi en attendant des hauteurs de la cité jusqu'au vaste monastère de S.-Laurenzo di Certosa, qui mérite bien d'être visité en détail. Entrons donc. C'est d'abord une cour déserte formée par des étables et des dépendances inhabitées. A grand'peine parvient-on à éveiller le gardien qui semble sommeiller comme son couvent. C'est un gros *laïco* de qui la face rebondie ressort on ne peut mieux sous son capuchon blanc. Conduits au prieur nous visitons les habitations de ce dignitaire, et sous son aimable conduite nous descendons sous les majestueuses arcades que le tremblement de terre n'a pu même ébranler. Qu'on se figure une vaste

cour rectangulaire, entourée d'un immense portique qui soutient le monument. Ce monument lui-même a des proportions si gigantesques que dans la seule galerie supérieure, au temps de l'occupation française, on avait trouvé place pour dix mille soldats. Les quelques moines qui l'habitent encore ne peuvent suffire à nous ouvrir les portes massives de leur silencieuse demeure, ils paraissent des pygmées quand, accourant avec leurs clefs, ils se hâtent comme peuvent le faire des moines trop engraissés, dans le lointain de leurs longs portiques. En parcourant ce désert de constructions, j'admire bien la majesté des voûtes, je m'arrêtai bien en particulier à un superbe escalier suspendu avec beaucoup d'art entre deux portiques; mais j'étais surtout poursuivi par une idée : Ne pourrait-on réunir ici toutes ces malheureuses familles qui faute d'asile couchent sur la neige, et que j'ai vues se blottir dans la boue le long des murs du monastère ! Ne devrait-on pas consacrer pour quelque temps ce monument à la population de toute la vallée ? Elle y tiendrait à l'aise, car il y a place pour plus de 30,000 personnes, quelques planches suffiraient pour diviser tout cela en appartements distincts. On aurait mis ainsi une république de malheureux à l'abri des rigueurs de l'hiver. Quelle magnifique occasion pour ces chartreux retirés du monde, de montrer leur charité ! — Mais que dis-je ? et pourquoi m'égarer dans de telles utopies ! Les moines ne lâchent pas plus prise que le rat de la fable ne lâchait son fromage ; tendres ermites ! dormez en paix dans votre palais désert : des milliers d'êtres humains meurent de froid à votre porte !

Mais, me direz-vous, est-il possible que ces moines montrent tant d'indifférence ? — D'indifférence ? non point. Ils sont au contraire très-intéressés, et quand nos amis ont passé ici, la bourse à la main, ce sont les chartreux qui, les premiers, ont demandé une subvention. A nous, même demande ils ont faite. Ils ne se trouvaient point encore assez bien nourris. Pauvres gens, qui n'ont plus, disent-ils, que 7 ou 8 mille ducats de rentes

en belles terres du pays. Il faut qu'ils se partagent cela entre douze ou quinze ; plaignez-les donc et faites-leur l'aumône. Mais leur demander leur couvent, y songez-vous ? Il est vrai qu'ils en ont plusieurs semblables dans le royaume ; aussi l'instinct de la propriété s'est étrangement fortifié en eux. Et puis, pensez donc, mettre des femmes dans l'enceinte sacrée d'un cloître ! Là où habite la sainteté des reclus, on verrait s'installer de simples profanes ? — Gardez-vous de leur proposer un tel sacrilège, vous les verriez, comme moi, reculer d'horreur et lever les bras au ciel ! — Mais la pitié, direz-vous, cette vertu, sinon cardinale au moins ecclésiastique ? — La pitié ? qu'est-ce que cela ? Les chartreux ne sortent point de leur cellule, si ce n'est pour passer au réfectoire. Où est-ce donc qu'ils auraient appris à connaître les sentiments qui troublent le reste des mortels ? Ils ne connaissent que la quiétude et ne s'agitent jamais que pour les intérêts de leur ordre.

En doutez-vous encore ? Ecoutez. En sortant, le cœur navré, je visitai les écuries du monastère ; elles étaient aussi vastes que vides. « Mais ici, dis-je au prieur, ne pourriez-vous pas mettre ces malheureuses familles ? Elles seraient en dehors de la clôture et ne la souilleraient point. — Eh ! fit-il en avançant les deux lèvres et ouvrant de grands yeux, impossible ! c'est un terrain sacré, aucune femme n'y peut entrer. — Mais les mules et les ânes du couvent y trouvent bien un abri ? — C'est vrai, mais des femmes ! — Ainsi de vils animaux dormiront à l'aise où des malheureux mourant de faim et de froid ne peuvent entrer ? — Mais, Monsieur, il faudrait une dispense du pape. — Demandez-la. — Oh ! Monsieur ! Au reste c'est notre propriété. »

Je trouvai ce dernier argument irréfutable. Le couvent est resté désert, inutile. Pendant près de trois ans une population entière a souffert à la porte. Et les moines demanderont encore pour eux-mêmes un peu de cet or que la charité protestante va porter aux malheureux. Au moins le rat de la fable ne tendait-il point la patte hors de son trou.

Il faut convenir, pour être juste, que ce grand mouvement n'a pu essuyer de telles secousses, sans s'endommager un peu. C'est un chef-d'œuvre à réparer, et il le mérite. Les bases sont solides, mais il y a par places de visibles lézardes. Son architecture modèle pourra résister ainsi des siècles encore ; mais si l'on veut pouvoir le rétablir dans sa primitive splendeur, il faudra des millions ; et le général de l'ordre le sait bien, puisqu'il fait des économies, dit-on, pour les employer plus tard à la restauration de ce monument. Mais il y a plus d'une porte où frapper. Il réclame bien fort auprès du gouvernement et sa voix est mieux entendue que celle de ceux qui ont faim. Les fonds de la charité publique iront en partie s'engloutir, je m'assure, dans cette sainte solitude. J'apprends en effet que Ferdinand II a prélevé sur les aumônes de son peuple une riche part qui doit être employée à boucher les lézardes du monastère. Heureuses les pierres de ce pays ! elles sont mieux traitées que les hommes ; et tandis que les gardiens du sanctuaire font des économies, le peuple gémit, paie et meurt.

Un mot sur l'histoire de ce couvent. Il date de la renaissance et en a toute la splendeur. Moins riche en marbres que la plupart de ses rivaux, il les surpasse par les dimensions. Les Bourbons de Naples ont, à plusieurs reprises, visité le sanctuaire, s'étonnant de trouver tant de splendeur dans ces montagnes reculées.

Avant l'occupation française, il possédait plus de cent mille ducats de rentes en biens-fonds. Soixante reclus se partageaient ce lot ; c'était donc un maximum de six mille francs, qui revenait à chacun, somme forte à cette époque. Avec un tel revenu on pouvait charmer les loisirs de la reclusion. Hélas ! les Français vinrent troubler cette bonne chère ; la suppression de l'ordre fut prononcée. Joseph ou Murat en vendirent les biens, sauf quelques parcelles, un dixième environ. En 1819 les moines demandèrent à rentrer en possession de leur couvent. Le roi *Nasone* y consentit, mais à la condition qu'ils ne réclameraient pas les biens déjà vendus. On raconte à

ce sujet une bizarre anecdote. Le roi venait de rentrer dans son royaume; après avoir donné cette réponse aux délégués de divers ordres, il se tenait caché derrière une porte écoutant ce que diraient les plus déçus dans leurs espérances : « Ane il était parti, âne il est revenu, disait l'un d'eux. » — Tout à coup la porte s'ouvre, le monarque montre à moitié son grand nez : « Ane et demi ! » leur répliqua-t-il en riant. Plaignez donc ceux de Padula, de grands seigneurs ils sont devenus petits rentiers; mais leur santé n'en souffre pas.

LETTRE VII

Mon cher Emile, vous voulez continuer avec moi ce charitable voyage. Préparez votre courage, car c'est ici que vont commencer les fatigues de corps et les plus grandes tristesses d'esprit. J'essayerai pourtant de vous distraire par des épisodes moins douloureux. — Midi a sonné, un messager, laquais très-respectueux, mais dont la livrée semble en assez mauvais état, vient m'avertir que la voiture de Monsieur est prête — « La voiture, y songez-vous? dans ces montagnes sans routes ! — Oui, à moins que Monsieur ne veuille aller à pied. — Non, mais à cheval. — Eh bien donc la voiture vous attend. » Que répondre à une telle logique ? Suivre mon guide était le mieux, et je me trouvai bientôt en face d'une rossinante des montagnes déjà chargée de mes bagages. C'était là, en langage du pays, *une voiture*. — A la bonne heure ! il suffit de s'entendre sur les termes, et, en y réfléchissant bien, puisque dans ces régions élevées le moyen de transport le plus commode c'est le cheval ou le mulet, reconnaissons que ces véhicules à quatre pattes sont bien là-bas, ce que sont les voitures chez nous. Tout en faisant cette réflexion philologique, je me hissai de mon mieux sur le siège, véritable pyra-

mide de couvertures. Je dis adieu à mes aimables hôtes de Padula, et, sous la conduite du gendre du syndic, lequel était lui-même guidé par un homme *ad hoc*, je m'engageai dans les sentiers tortueux, pierreux, fangeux, neigeux, impraticables, et pourtant pratiqués, qui sont l'unique route pour arriver aux importantes localités dont nous aurons désormais à nous occuper. Certes notre guide méritait attention et j'aurais bien voulu faire son portrait à mon aise. Grand, maigre, nerveux, au nez arqué, aux yeux perçants, il était pittoresquement coiffé d'un chapeau pointu, non pas de ce redoutable feutre romain qui sent son brigand d'une lieue, mais d'un petit et curieux chapeau, couvrant à peine le sommet de la tête, et plus bizarre qu'effrayant. Pour veste, une peau de mouton taillée en forme d'habit, pour culotte, une peau de chèvre aux longs poils, retombant sur de grandes guêtres de cuir. Un petit fusil à un canon, porté négligemment en bandoulière, et dans le gilet un poignard dont le manche se montre seul, assez discrètement du reste, à cause des règlements de police. Tel était mon guide en raccourci. Moitié rustre, moitié brigand, il rassurait et faisait peur tout à la fois.

L'Apennin n'est pittoresque qu'en peu d'endroits, mais dans cette partie de la chaîne il est à peu près désolé; sa nudité, résultat du déboisement, plaide contre l'incurie qui depuis des siècles a laissé dévaster les hauteurs. Les pluies et les pentes ont entraîné les terres dans les vallées, et toutes les cimes, pelées jusque fort bas, semblent, même en hiver, dévorées du soleil. Pour le moment, la neige couvre toute la chaîne, et comme il est rare qu'un voyageur ait l'occasion de la fouler aux pieds sous ce ciel méridional, nous la traverserions avec plaisir si nous ne savions qu'à quelques pas de là elle sert de suaire à bien des morts et de couche à nombre de vivants.

Enfin, après plusieurs heures de marche, nous arrivons en face d'un long bassin bordé de montagnes de toutes parts, et dont le col que nous venons de traverser est l'accès le plus facile. Qu'on juge par là des autres

voies. Ce bassin n'est pourtant pas sans importance, c'est le long de ses flancs que sont échelonnées une multitude de petites villes. Chez nous, par leur population, elles seraient tout au moins des sous-préfectures. Tramutola, Saponara, Montemuro, Moliterno, Marsico Vetero, Marsico Nuovo, Viggiano, ont chacune, ou avaient hélas ! de 5 à 10 mille habitants. N'admirez-vous pas l'imprévoyance d'un gouvernement qui s'ingénie à isoler une si considérable vallée du reste du monde, et qui, dans un siècle de chemin de fer, laisse une population de 150 mille habitants environ (pour ne parler que de ce coin du royaume) sans routes, sans communications raisonnables, ajoutons sans espoir d'en avoir jamais, à moins d'un changement complet dans le régime administratif.

J'ai le droit de dire sans espoir, car voici ce qui s'est passé quelques jours après le tremblement de terre. Les habitants affamés ont adressé une pétition à l'autorité pour qu'on leur donnât du travail, c'est-à-dire du pain. L'œuvre à entreprendre était toute trouvée : faire communiquer ce bassin, par une route praticable, avec le reste du monde, avec le chef-lieu de l'intendance, par exemple ; quelle belle occasion de faire de la charité à peu de frais, et d'accomplir une œuvre patriotique en même temps qu'humanitaire ! Mais ce n'était pas l'affaire des autorités. En général, les routes faisaient peur au vieux régime ; elles aident trop à circuler ; avec les gens, songez-y, circulent bientôt les idées. Il est vrai qu'on a dû, en bien des cas, sortir du système et tracer quelques grandes artères pour mener dans les Calabres ou dans les Pouilles, les troupes qui servent à les assujettir. Mais on s'est bien gardé de faire servir ces grandes lignes aux besoins du pays, et jusqu'ici on a fait de son mieux pour que les chemins de traverse restassent à l'état de projet. Or, que sert une route à laquelle ni voiture ni charrois ne peuvent arriver des campagnes voisines ? On voyait à cela plusieurs avantages : entre autres celui de ne pas laisser trop s'enrichir ce bon peuple par le transport et la vente de ses

produits agricoles; un peuple riche est toujours un peuple libre. On ne mène pas des gens aisés et par conséquent instruits, comme on mène des lazaroni après la curée. La misère aidée de l'ignorance est la sauvegarde du despotisme. Pour arriver à ce résultat, l'autorité n'a eu que deux moyens à employer : la négligence et l'absorption. Je m'explique : quand on a vu les communes dormir et se taire, on s'est bien gardé de les réveiller ni de leur communiquer des idées de progrès, d'amélioration. On a enfin secondé l'apathie naturelle d'un peuple esclave chez qui l'activité individuelle n'existe pas. Quand, au contraire, l'esprit d'entreprise a fait ses réclamations ici et là, on l'a muselé en se chargeant du travail à faire; il a suffi de saisir une administration (*la Bonifica*) du soin de toutes les améliorations à faire. Nous ne nions pas que cette administration n'ait accompli par endroit quelque bien; mais combien de fois elle a empêché les gens de faire mieux qu'elle ! Toute entreprise particulière sur le terrain public lui semble un empiétement. Elle y met ordre, et l'espèce de monopole qu'elle s'arroge n'aide pas plus que les autres monopoles au progrès de ce pays.

La vallée où nous entrons est assez fertile. Elle pourrait alimenter un plus grand nombre d'habitants et même exporter des grains au dehors, pour les besoins du commerce. Faute de route elle est obligée de consommer tous ses produits elle-même; et comme l'agriculture, pour prospérer, a besoin d'être un peu industrielle, un peu commerçante, ne nous étonnons pas de la voir dépérir dans ces contrées. Quand le travailleur n'est pas sollicité par l'appât du gain, et d'un gain croissant, il s'endort. C'est ce qu'ont fait volontiers les indolents enfants de la contrée. Pourquoi produire plus de blé qu'on en peut écouler dans les bonnes années ? Il est vrai que, dans les mauvaises, si l'on a produit peu, on risque fort de souffrir. C'est ce qui est arrivé en particulier cette année, où la disette s'est jointe aux bouleversements de la nature pour affliger cette population. Mais n'est-ce pas le résultat forcé de ce système d'ap-

pauvrissement et de somnolence ? Quand un gouvernement a la prétention de se mêler de tout, de faire tout par lui-même, et d'entraver l'action individuelle, l'initiative de la nation, il est responsable même du sommeil, même de la paresse de ses administrés. On peut lui reprocher ce qu'il fait de mal et même ce qu'il ne fait pas du tout.

C'est au milieu de ces réflexions que je suis arrivé jusqu'à Tramutola, où je vous introduirai demain.

LETTRE VIII

Tramutola.

Les 5400 habitants de cette ville ont perdu 175 des leurs ; on y compte cinq cents maisons renversées, et les deux cents qui restent ont tellement dévié de la verticale, que toutes sont à reconstruire. On est effrayé de songer que les habitants couchent encore sous ces parois inclinées, sans cesse menacés de mort à chacune des petites secousses qui se font sentir. Plus d'un a déjà péri victime de cette imprudence. Mais que peuvent-ils faire ? Ce n'est pas dans les deux ou trois huttes de planches, dont se sont emparées du reste les autorités locales, que tout le pays peut trouver un asile. Aussi se rassemble-t-on tout le jour sur la place publique. Rien n'est plus navrant que de voir ces troupes d'hommes, drapés dans leurs grands manteaux percés, les pieds nus dans la boue, leurs yeux sombres à demi cachés sous de grands chapeaux. Oisifs, désœuvrés, ils conversent à peine entre eux et semblent immobilisés par la pensée de leur infortune. Ils regardent passer l'étranger avec un étonnement stupide. Evidemment le découragement règne sur ces âmes. Il y a une paralysie morale. En tout autre pays, après un malheur public, chacun redoublé

d'activité, et le travail est proportionné aux dégâts. Les nations individualistes, celles où chaque homme a une valeur propre et compte pour quelque chose devant la loi, devant l'autorité, se relèvent de leurs malheurs avec une élasticité merveilleuse. Il ne pouvait en être ainsi sous le régime vraiment oriental qui a écrasé ce pays. Nul ici n'est habitué à voler de ses propres ailes, pour la bonne raison qu'on n'a pas permission de les déployer où on veut, ni comme on veut. Nul n'est habitué à faire usage de ses énergies naturelles. On est dressé à se laisser mener comme l'enfant à la lisière. Or, de même qu'un enfant, lorsqu'il est tombé, se contente de crier sans faire effort pour se relever lui-même, ainsi cette population semble attendre, dans la prostration où l'a jetée la Providence, que la main de ses conducteurs habituels, ou si vous préférez, de ses tyrans, vienne la relever. Mais la police napolitaine n'a jamais relevé personne ; elle n'est touchée que des coups qui la menacent, et il lui suffit que les infortunés soient soumis dans leur écrasement. Peu lui importe le reste. Le peuple sait tout cela, il le dit même tout haut ; mais il a soin que ni le juge ni le chancelier ne l'entendent ; il jette ses plaintes au vent. N'est-ce pas le fatalisme oriental ? A Constantinople, quand un incendie a dévoré un quartier, ou le reconstruit en bois afin qu'un nouvel incendie le détruise ; ces pauvres gens rebâtiront leurs villes en pierre, afin qu'un nouveau tremblement de terre les renverse ; et encore, avant de s'y décider, restent-ils longtemps abattus, incertains. C'est ce que nous avons pu constater partout dans ce voyage. A peine arrivions-nous dans une localité, que des centaines de malheureux s'amassaient autour de nous, nous regardant, nous questionnant, mais du reste aussi oisifs que si c'était le jour de la fête du village, ou le moment du repos après le travail. Qui n'y reconnaîtrait l'influence de ce despotisme qui tue l'initiative individuelle sous le ciel d'Europe comme sous le ciel d'Asie ? Les autorités se plaignent de ce que les populations attendent tout du roi. Mais à qui la faute ! sinon à celui qui, en tuant la liberté de chacun, a commencé

par dire : « C'est moi qui penserai, qui agirai pour vous. » (Voyez la lettre de Ferdinand II à Louis-Philippe.)

Mais du moins ici l'autorité a-t-elle fait quelque chose. Elle a envoyé 300 ducats, et nous sommes au 4 février !

Les prêtres, ces autres meneurs de la nation, ont-ils pris les devants ? Tant s'en faut ! Quand j'interroge les cinq ou six cents personnes dont je suis entouré, pour savoir si l'argent de nos amis anglais a été remis, c'est un cri général qui s'élève. On en demande compte à deux ou trois ecclésiastiques qui me suivent et m'épient, confondus dans la foule. Ceux-ci, tremblants, inquiets, s'excusent en disant que l'abbé de la Cava a bien remis à l'archiprêtre une somme d'argent qui devait être distribuée, mais que ni l'argent ni l'archiprêtre n'étaient encore arrivés au pays. Mes plaintes énergiques sur ce retard ont pourtant porté leurs fruits, et cet argent n'a pas été perdu.

Passons à côté de toutes ces misères; procurons-nous, à force de promesses, un bidet moins efflanqué que son maître; acheminons-nous, malgré l'heure avancée, dans la direction de Saponara. On parle de trois heures de chemin et de la nuit qui approche; n'importe, il faut avancer, car c'est plus loin, au centre des plus grands désastres, que nous devons de préférence ouvrir nos coffres et répandre quelques aumônes sur ce chaos de misères.

En sortant de Tramutola, mon cheval traverse le trop plein d'une abondante fontaine qui s'était arrêtée pendant la nuit du tremblement de terre. Depuis, elle a vomi pendant quelque temps de l'eau sulfureuse, et maintenant voici qu'elle coule limpide et pure avec l'abondance d'un ruisseau. Ce n'est pas ici seulement que ce singulier phénomène s'est produit; à quelques lieues, près de Marsico, une source jusqu'alors inconnue s'est ouverte tout à coup; elle coule encore. Des puits se sont remplis d'eau bitumineuse et ont rejeté des gaz sulfureux.

Le dernier fait indique qu'aux perturbations de l'eau se sont joints des phénomènes ignés. On rapporte, en effet, que sur toute la ville on a aperçu à plusieurs re-

prises dans la nuit, soit de près, soit de loin, des vapeurs enflammées, bleuâtres, semblables à des feux follets. Nulle part il n'est sorti de terre du feu proprement dit, comme on l'avait prétendu, mais bien des gaz inflammables qui flottaient sur le sol, auprès de ces eaux sulfureuses. Les autres flammes que l'on a vues de loin n'étaient que la lueur des incendies. Un fait plus étrange, c'est l'ouverture de deux bouches entre Viggiano et Marsico Vetro. Je n'ai pu les visiter. Elles sont à demi refermées; mais on affirme que l'une a dû rejeter de l'eau chaude, et l'autre des cendres, comme on l'a constaté le lendemain par la vue des traces environnantes. Ne sommes-nous pas dans le rayon d'un volcan éteint?

Comment suis-je arrivé à Saponara? C'est ce que je me demande. Il faisait nuit sombre. Des ravins à escalader, une petite rivière à franchir en plusieurs endroits, des boues, des neiges, des torrents; le tout sur des pierres roulantes ou des rocs sortant de terre; sans routes, ou sur un chemin cent fois pire que le plus rocailleux des torrents; un guide qui perdait à chaque instant la vraie direction; il y avait de quoi maudire l'administration des ponts et chaussées. Ce dont je me souviens, c'est que mon cheval ne pouvant plus avancer, j'ai dû le suivre, monter, descendre, patauger dans l'eau, tomber dans la neige et faire de l'équilibre sur une espèce de parapet formé de grosses pierres; on les avait jetées çà et là pour préserver les piétons des bains de pieds, sinon de bains plus complets. Le tout soit dit à l'honneur de cette *benedetta bonifica*, qui n'a pas su établir de meilleures voies de communication entre les villes du royaume. Enfin nous gravissons une dernière montagne; des espèces de huttes se laissent sinon voir, au moins toucher de la main. Mon guide appelle, et des voix trainardes répondent du fond de cet antre, avec une hyperbole digne de l'Orient: « Nous sommes tous morts! » Ils n'étaient qu'estropiés, j'imagine; mais à quoi bon interroger ceux qui se croient morts? Même lorsqu'ils parlent ils ne répondent pas. Quand nous rencontrâmes de véritables vivants, ce fut pour être introduits dans une cabane de

planches, où je me trouvai enfin en pays de connaissance. M. Major était là, installé auprès d'un brasier réjouissant, avec un digne notaire qui lui donnait l'hospitalité, et de qui le bon accueil mérite bien une mention.

LETTRE IX

Saponara.

Je ne sais si je vous ai dit que M. Major, m'ayant devancé avec les fonds que sauvegardait un gendarme à notre solde, avait dû arriver un jour avant moi à Saponara. C'est là que nous devons commencer la distribution de nos aumônes ; les localités dont j'ai parlé étant toutes, sauf la dernière, sur la grand'route, avaient été visitées par nos confrères anglais. Nous avions aussi la pensée que ce qui est en vue, sur le chemin de tous, devait être mieux traité par les autorités, ne fût-ce que par respect pour l'opinion publique. L'expérience nous a prouvé que, si les villes de la plaine avaient été délaissées, celles de la montagne ont été souvent maltraitées. Vous ne le verrez que trop par la suite de ce récit.

Quand M. Major est arrivé à Saponara, il s'est présenté à la cabane la plus décente : elle était occupée par des prêtres. Les lois de l'hospitalité montagnarde veulent que tout étranger respectable soit reçu, logé et nourri quand il arrive en quelqu'une de ces localités dépourvues d'auberges. Cet usage est resté à l'état de vertu dans les mœurs des personnes honorables. Aussi mon ami fut-il étonné de voir que les prêtres ne lui offraient pas même un morceau de pain. Ces inquisiteurs à robe noire se contentaient de le questionner ; il fallut qu'un voisin vint offrir à l'étranger, chez ces prêtres mêmes, un abri sous son pauvre toit, son meilleur lit et sa franche amitié. Un neveu de l'hospitalier notaire descendit en

toute hâte la montagne pour aller mendier dans la plaine auprès de ses amis quelques aliments présentables. Le tout fut rapporté par lui avec un empressement plein de délicatesse, sans qu'il y eût lieu d'en restituer le prix. A quelques jours de là j'ai vu moi-même le pauvre jeune homme, pressé par le besoin, vendre à une sorte de juif baptisé, orfèvre de son métier, les boucles d'oreilles de sa sœur qui lui furent payées 30 grains (1 fr. 45 c.). — Le soir même, assure-t-on, une table bien servie était dressée pour les prêtres, avec un certain luxe, et après dîner ces messieurs ont fait leur partie de cartes. Quel jeu, bon Dieu ! et quel lieu pour des éclats de rire ! Des centaines de cadavres pourrissent à deux pas, des enfants pleurent sur la neige, et la gent en soutane reçoit par des défiances les étrangers accourus pour aider le troupeau du Seigneur ! On voit que la parabole du bon samaritain trouverait plus d'une application dans ce pays. Mais passons, nous ne verrons que trop les motifs de cet accueil peu gracieux.

Saponara avait 5,000 habitants ; *toutes* les maisons sont à bas ; les listes officielles portent 1,000 morts, mais on peut en compter 1,500. Il ne reste en effet dans la localité que 2,000 personnes, et on ne peut guère supposer que les 2,000 autres se soient expatriées.

Tout ce que je vous ai décrit est peu de chose en comparaison du désastre de cette pauvre ville. Rien n'est debout sur la hauteur, presque rien sur les basses pentes. Ces ravages s'expliquent en partie par la position même de Saponara. Bâti sur le sommet d'un mamelon qui s'avance au milieu du grand bassin où je vous ai introduit, il voyait les cités du voisinage lui former une couronne. Isolé de la sorte, il a essuyé les secousses dans tous les sens et oscillé d'autant plus que le sol rocheux sur lequel il était bâti est rempli de cavités où les ondulations ont pu se propager avec plus de facilité. La violence des secousses n'a donc pu être surpassée que par le désastre de Montemuro dont le sol s'est en partie écroulé dans un ravin profond.

De cette position aussi est résulté un autre malheur,

c'est que les églises et les couvents qui occupaient les points les plus élevés ont roulé en s'écroulant sur les pentes de la montagne. Ils ont donc entraîné ou écrasé sous leurs débris des centaines de constructions plus fragiles qui étaient échelonnées au-dessous. Qu'on se figure l'effet de ces blocs roulants qui ne trouvaient d'autre obstacle dans leur chute que les toits d'une petite ville mal bâtie. Ce fut une avalanche de pierres. Qu'on se figure surtout le sort de ceux qui sommeillaient sous ces pauvres abris, lorsque non-seulement leurs maisons, mais celles du voisin, mais les clochers s'abattaient sur eux.

La paroisse de l'endroit n'est plus qu'un monceau de petites pierres. Un seul pan de mur de quelques mètres à peine, non debout, mais tenant encore, est resté pour échantillon de l'épaisseur de la muraille primitive. Le reste est comme pulvérisé. Colonnes, autels, statues de saints décapités, livres de chants, vêtements sacerdotaux, gisent pêle-mêle. L'énorme cloche qui appelait les fidèles à la prière, après avoir oscillé quelque temps, est tombée en dix morceaux dans une direction opposée au clocher lui-même, tant les secousses étaient contradictoires.

Le monastère des femmes n'existe même plus du tout, car les pierres en sont comme pilées, et pas deux moellons ne tiennent ensemble. Il a fallu, pour produire cet effet, que les mouvements aient agi dans des sens bien divers et fait bondir les monuments même après les avoir couchés par terre. Dès lors je ne m'étonne plus tant de cette histoire grotesque qu'on m'a contée sur les lieux et que je répète maintenant avec une certaine confiance. Un vieillard s'est éveillé tout à coup sur un lit de nonne dans l'intérieur du monastère. Il s'était couché, assure-t-on, dans une maison située un peu au-dessous, mais bien en dehors du couvent. Explique aussi qui voudra qu'un enfant de la ville y ait été trouvé vivant. Mais les hôtes de la clôture n'ont pas été si heureux. Vingt-cinq nonnes sont mortes, je crois, et l'une d'elles n'a été arrachée après sept jours aux débris de sa cel-

lule pour expirer peu de temps après de la gangrène. Les meurtrissures causées par les chocs de ce genre deviennent facilement gangréneuses.

Au reste les cas de sauvetage merveilleux ne sont pas rares. On m'a cité ici, comme ailleurs, des personnes qui avaient été jetées avec leur lit de bas en haut, à plus d'une portée de fusil, et qui, retombant sur leurs matelas ou leurs paillasses, ne se sont pas même blessés. Deux individus, dont l'un avait été lancé de fort loin, se rencontrent en l'air; ils s'embrassent : — « Qui es-tu ? — Et toi ? » Ils se reconnaissent pour venir de deux quartiers différents ?

Tous les capucins d'un couvent dont je vous parlerai plus loin ont échappé malgré leur corpulence ; seul un pauvre détenu politique, qui y avait été incarcéré, a été trouvé écrasé entre deux murs.

Par contre, le châtelain de l'endroit, dont la belle habitation s'élevait sur le sommet de l'éminence, a péri avec tous les siens. Ce serait une famille éteinte si, par bonheur, un enfant n'eût été envoyé comme écolier dans quelque institut au dehors. Ce château offre aux yeux un douloureux et bizarre spectacle : une paroi écroulée laisse voir les restes d'un très-haut plafond, sur lequel semble rouler encore, peint à fresques, tout le système planétaire de Galilée. — Plusieurs autres familles distinguées se sont éteintes, d'autres sont complètement ruinées, et parmi celles-ci le syndic de la ville. Réduit à la misère avec sa femme infirme, il a dû, lui magistrat, nous demander l'aumône. Cet homme est pourtant remarquable par sascience. Après s'être distingué comme étudiant à Naples, il s'est adonné à la philosophie ; puis il a pris son grade de docteur en médecine et écrit un livre sur les fièvres intermittentes.

Voici ce qu'on pourrait prendre pour une ironie de la Providence : Dans une maison un peu au-dessous de l'église, 17 personnes avaient péri. Au bout de 5 jours on entendit des gémissements. De tels bruits sortaient de bien des profondeurs sans qu'on pût les écouter, faute de secours suffisants. Là pourtant on fit une fouille et on

en sortit un pauvre jeune aveugle qui désormais n'avait plus personne pour le guider.

Voici un trait qui m'a vivement ému. Un père qui venait de voir sa demeure s'écrouler à moitié, saisit une hache, enfonce la porte de la chambre où il savait devoir trouver ses enfans. Sous les poutres branlantes, il voit blotti dans un coin son fils sain et sauf. De ses deux filles, une était suspendue par les pieds entre deux solives. On s'embrasse dans un premier mouvement de bonheur. Mais comment délivrer la pauvre enfant ? Il faudrait soulever des poutres qui soutiennent le toit. Ce serait la perte du libérateur, et d'ailleurs les secousses continuent, chaque seconde perdue peut être un arrêt de mort pour tous. Le frère, les sœurs voudraient essayer ; mais le père : « Ne tentons pas Dieu, mes enfans, sortons. » — On sortait, mais au moment d'abandonner la pauvre créature, le cœur lui manque, il rentre, l'étreint d'un douloureux embrassement. Ce fut au tour du fils de l'arracher au danger. On l'entraîna, et le lendemain tous ensemble revinrent trouver la jeune fille Dieu l'avait préservée !

Voulez-vous maintenant vous rendre compte de l'effet produit par les premiers mouvements du fléau sur l'imagination de ceux qui ont survécu ? Qu'on écoute mon hôte ; dans ce pays, même les notaires ont l'imagination poétique. Le nôtre fait des vers admirables, et je crois encore l'entendre exprimer avec les inflexions de voix et les gestes expressifs de la race italienne, la terreur des premiers moments.

« Je venais de me coucher, dit-il, je lisais dans mon lit. Mes enfans, déjà grands, je les avais laissés dans la partie vieille de ma maison, encore installés autour du feu. Pour moi, j'étais allé dormir dans une aile de bâtiment que je venais de faire construire avec un soin tout particulier. C'est cette précaution qui m'a sauvé la vie. Plût à Dieu que mes pauvres enfans eussent eu le même bonheur ! Quand la première secousse ébranla la maison, j'entendis un grand fracas. Je bondis hors de mon lit et voulus courir à eux. Mais la seconde secousse, cent

fois plus terrible , me jeta contre la porte que j'essayais en vain d'ouvrir. Je ne pus sortir et bien m'en prit , car au même instant le plafond du corridor s'abattait. Celui de l'appartement où j'étais est peut-être le seul de tout Saponara qui soit resté intact. Je m'échappai pourtant par une fenêtre ; j'essayai de voir , de toucher. Hélas ! le vieux bâtiment était écroulé, mes pauvres enfants étaient dessous ! A partir de ce moment, je ne sais ce que je fis. Seulement je sentis une forte douleur au pied et quelque temps après je me réveillai sur la place publique. On m'y avait traîné. Un feu y était allumé, une trentaine de personnes se chauffaient ; je reconnus des hommes, des femmes , des jeunes filles ; et parmi nous tous un seul avait une couverture ; les autres étaient complètement nus ; moi aussi ! »

Après ce récit, mon hôte restait silencieux. Je le laissai quelque temps abîmé dans son deuil ; puis je lui demandai l'impression d'ensemble produite par la grande secousse : « Voici, dit-il : un bruit affreux, un choc, une épaisse poussière ; on ne distingue plus rien ; on sent, on respire l'odeur des décombres. Puis un silence de mort. Après quoi, quelques-uns se relèvent, et alors... des cris de mourants, des cris d'effroi. Ce n'est que plus tard qu'on entend appeler : mon père ! ma mère ! ma femme ! mes enfants ! »

• LETTRE X

La charité cléricale.

Je vous ai écrit quels ont été les maux essuyés par la ville de Saponara. Vous voulez savoir quels remèdes on y a portés. Les premiers médecins, en pareil cas, doivent être les prêtres. Et nous ne doutons pas que le clergé de France, par exemple, ne se fût levé tout

entier pour porter sur les lieux le tribut de son dévouement. Nous en avons pour preuve la tentative des *Sœurs de charité* françaises, résidant à Naples, qui étaient déjà en route pour apporter aux victimes le tribut de leurs soins, mais que l'autorité a rappelées en toute hâte, grâce, j'imagine, aux intrigues du clergé napolitain qui, ne faisant rien de bon, n'aime pas qu'on se montre meilleur que lui. Disons aussi avec plaisir que les laïques de ce royaume ont ordinairement plus de charité que leurs conducteurs spirituels; témoin ces trois cents étudiants en médecine qui ont demandé la permission d'aller soigner les blessés, mais à qui cette permission a été refusée sous le spécieux prétexte qu'il aurait fallu leur payer leurs frais de voyage.

Mais si du moins le clergé du pays s'était borné à ne rien faire! Nos amis anglais avaient envoyé à l'évêque de Potenza différentes sommes — dont, par parenthèse, il a dû rendre 400 ducats à M. Major, à titre de *restitution*. — 200 ducats, je crois, revenaient à Saponara. Qu'en avaient fait les prêtres? Deux cents familles auraient dû recevoir chacune un ducat, suivant les conditions posées par les donataires. Les prêtres n'en choisirent qu'une soixantaine; ils firent autant de paquets qui étaient supposés contenir chacun dix carlins en petite monnaie. Les inscrits recevaient les paquets bien et dûment pliés, et les prêtres se faisaient donner un reçu en décharge. Mais quand les infortunés s'en retournaient en déployant leurs rouleaux, ils n'y trouvaient que huit, sept, six, ou même cinq carlins. Le fait est avéré, il nous peine de le dénoncer; mais de telles monstruosités sont heureusement trop exceptionnelles pour n'être pas mentionnées: *suum cuique*.

Où passait donc l'argent de ces bons Anglais? Voici : Un soir, le gendarme qui gardait notre argent m'appela en secret; il me conduisit auprès de la cabane des prêtres, nos bons voisins, et me montra à travers la porte entr'ouverte..... quoi? Sept ou huit de ces messieurs, fort reconnaissables à leur costume, en compagnie d'autant de femmes! Un bruit d'éclats de rire sortait de ce

bouge; on buvait, on mangeait, on renouvelait en laid les débauches de la régence; et je laisse à deviner à votre imagination ce que cette orgie pouvait avoir d'édifiant à deux pas des cadavres sans sépulture! Pendant ce temps, de malheureux enfants mouraient de froid sur la neige. Nous étions forcés de sortir tous les soirs à leur recherche. L'un d'eux, pleurant de froid, vint crier famine à cette porte inhospitalière; ses gémissements troublaient la fête : un prêtre sortit, lui lança un coup de pied en proférant je ne sais quelle grossière injure. Nous l'avons vu, entendu, et j'en frémis encore!

Voilà donc où passait l'argent de la charité étrangère. Et la chose n'est pas cachée : la veille de mon arrivée, quand déjà M. Major était sur les lieux, des femmes se sont présentées à la porte de cette cabane sacrée, et ont crié tout haut à ces honnêtes ecclésiastiques, qu'ils prenaient l'argent des aumônes pour le manger avec leurs maîtresses! (J'adoucis les termes.) Croyez-vous qu'ils en rougissent? Non, ils en rient; et le domestique de M. Major, homme digne de foi, les a entendus répondre : « Bah! ces étrangers pensent aux pauvres, assez d'autres vous portent de l'argent; mais qui est-ce qui pense à nous? il faut bien que nous nous soignons nous-mêmes. » Cela dit, ils ont congédié ces femmes avec un blasphème.

Ne nous étonnons donc pas si la population les dit « *accatati con figlie*, » mariés à des filles. La conséquence naturelle de ces désordres publics est l'indiscrétion de ces quatre enfants qui s'en venaient souvent jusqu'à l'autel : *chiamare il papa*. Nous en avons vu de nos yeux, et non pas des plus jeunes, passer la nuit, en plein public, avec leurs femmes, au milieu de vingt personnes et sous ces mêmes tentes où on s'entassait en grand nombre, les premières semaines après la catastrophe.

Un homme d'honneur demandera comment le peuple souffre ces désordres? Nous demanderons, nous, si on n'en souffrait pas de semblables en France avant 1789? D'ailleurs la police est là, qui, tout en jalousant le clergé, a pourtant ordre de le soutenir. Or la police, sous un

roi comme Ferdinand II, c'était la prison, la confiscation, la ruine ! Elle faisait peur encore à ceux qui étaient ruinés. Au reste on n'épargne pas les injures à ce clergé, et je me rappelle qu'un de mes guides, en me présentant à un ecclésiastique, me dit tout haut : « Voici l'unique prêtre de la contrée qui ne soit pas un paillard et un coquin. Honneur à lui ! » Je serrai cordialement les mains à un personnage aussi rare.

N'ayant à vous parler d'eux qu'en ce qui concerne mon sujet, je ne vous rapporterai pas les scandaleuses histoires qu'on m'a contées sur leur conduite. En voici une pourtant qui regarde le tremblement de terre : Le prêtre dom Pasquale Gilberto avait eu, dans le couvent même qui a été détruit, une intrigue scandaleuse. L'intrigue s'est ébruitée, mais on n'y a mis ordre que lorsque la nonne fut accusée d'avoir étranglé son enfant de ses propres mains. Quoique d'ordinaire on soit assez indulgent pour ce genre de peccadilles quand le clergé en est l'auteur, pourtant cette fois il fallut sévir : il s'agissait d'une vierge du Seigneur. On les condamna donc.... à l'exil. Abélard suivit son Héloïse. Ils étaient fort à plaindre, comme on voit. Mais puisque à tout péché — même de nonne — il y a miséricorde, les deux coupables eurent la permission de rentrer au pays au bout de trois ans, elle dans sa famille, lui dans sa demeure. Or la chronique veut qu'ils aient malgré cela continué leurs profanes amours, et ce qui me ferait croire à ce bruit, c'est qu'on a trouvé, le 20 décembre au matin, dom Pasquale Gilberto sous le mur de sa Dulcinée. Il avait eu la jambe cassée pendant le rendez-vous et n'avait pu fuir plus loin.

C'est du reste le seul prêtre du pays qui ait eu à souffrir dans sa personne ; aussi vont-ils répétant partout que le ciel protège les siens, et que malheur n'est arrivé au bon peuple que pour ses péchés ! Au milieu de tout cela, ils ne négligent pas leurs petits intérêts, et on les entend faire, dans leurs prêches en plein vent, des raisonnements comme ceux-ci : « Vous pensez aux vivants, c'est bien ; mais les morts ? Mais les âmes de ces malheureux qui

sont là sous les pierres ? Mais celle de ton père, de ta mère, de ton frère, de ton mari, à toi ? Savez-vous tous où elles sont ? En paradis peut-être ? Nenni ! Ils n'étaient pas assez saints pour cela ; mais bien en purgatoire. En purgatoire ! ils brûlent ! ils crient ! ah ! mauvais fils, mauvaises femmes ! faites donc dire des messes pour ces âmes bien-aimées ! Allons, payez ! » Et telle est la sensibilité crédule de ce bon peuple, que ce qu'on n'eût certes pas donné au prêtre on le donne aux âmes du purgatoire. Le dernier sou y passe, jusqu'au morceau de pain des survivants ! Et voilà ce qui aide ces messieurs à mener joyeuse vie. Tout cela, nous l'avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles. Et si vous me dites que vous avez trouvé de meilleures soutanes sur votre chemin, je vous répondrai : Ce n'est pas étonnant, et moi aussi, grâce à Dieu !

Vous êtes maintenant édifié, j'espère, sur la manière dont le clergé du pays fait l'aumône ; je vous apprendrai dans ma prochaine lettre comment il la laisse faire par les autres.

LETTRE XI

Toujours des prêtres et des moines.

A peine arrivés dans le pays, mon ami et moi, nous nous sommes occupés de remplir notre mission. Quelle était la meilleure méthode à essayer ? Semer de l'argent ? mais tout le monde tend la main ici ; ce peuple manque de dignité, et d'ailleurs l'exemple des ordres mendiants continue à mettre la mendicité en honneur. La plus grande partie de notre argent risquerait donc de passer aux mains de ceux qui n'en ont pas un besoin pressant, et d'ailleurs notre caisse serait vide au bout de quelques jours. Nous devons faire un choix parmi les néces-

siteux. Rechercherons-nous donc les familles qui ont été toujours reconnues comme pauvres ? Mais le malheur public a presque interverti les rôles, car celui qui a un métier, des bras et l'habitude du travail, trouve plus facilement du pain que les autres. On l'emploie à déterrer les morts, à déblayer le terrain, à soigner les champs. Au contraire, le petit marchand de qui toute la boutique a disparu, le petit propriétaire qui vivait au jour le jour d'une maigre récolte ou d'un loyer de maison, ne saurait où chercher un point d'appui. Il est impossible de vendre des terres pour se procurer des aliments. Qui est-ce qui achète pendant de telles crises ? Encore moins trouvera-t-il à emprunter, même à des taux usuraire. Nous savons que le baron de Montemuro est resté deux jours à jeun. Jugez, par cet exemple, de l'embaras des moins riches.

Que faire donc ? Nous adresser aux ecclésiastiques pour qu'ils nous dressent des listes de gens à secourir ? c'est ce que nous avons essayé à plusieurs reprises, sinon ici, du moins ailleurs. Mais quand nous avons vérifié ces listes, nous y avons trouvé la même personne sous des noms différents, ou encore tous les membres d'une même famille, et, dans tous les cas, les amis de M. le curé, ses parents, ses maîtresses !

Réclamions-nous le même service de la police locale, du juge, du chancelier ? mais les mêmes abus se reproduisaient ; avec cette adjonction intéressée que, pour être mis sur la liste, chaque malheureux devait promettre à ces messieurs une grosse part des bénéfices de l'aumône. Distribuons-nous de nos propres mains et avec notre seul discernement ? il y avait presque toujours, derrière notre protégé, quelque agent de police qui lui arrachait par la peur six carlins sur douze. Qu'on ne s'étonne pas trop des abominations que je raconte : elles sont dans les mœurs de toutes les administrations napolitaines. La mendicité est défendue dans les rues de Naples, et pourtant chacun sait que les mendiants y fourmillent, pour la bonne raison que, sous le défunt roi et jusqu'à aujourd'hui, il y eut avec la police des

accommodements, et que chaque mendiant de profession payait aux agents du pouvoir une redevance moyennant laquelle il pouvait occuper sa place au carrefour, étaler de hideuses plaies, et assourdir les passants de ses plaintes simulées. J'ai vu de mes yeux un impotent de Posilippo partager le produit de sa journée avec un agent de police qui souriait agréablement en empochant la somme.

Nous savions tous ces abus, et pourtant nous nous sommes laissé plus d'une fois exploiter de la sorte dans le cours de notre tournée, tant était grande la difficulté de faire le bien sous ce gracieux régime !

Il nous restait un moyen d'être utiles, qui semblait infaillible. Nombre de familles couchaient sur la neige, ou s'entassaient pêle-mêle sous quelques poignées de paille. Quoi de plus naturel que de leur faire des cabanes en planches ? Nous nous mîmes donc à l'œuvre. Il s'agissait d'abord de trouver un emplacement convenable. Dans l'impossibilité de rien établir sur les ruines amoncelées, ni sur le reste de la montagne dont les escarpements sont trop rapides, nous songeâmes au terrain sur lequel nous étions établis nous-mêmes, à un quart d'heure de l'ancienne ville, près du couvent des capucins. C'était la seule position exposée au soleil, à l'abri des vents froids. Des centaines de familles s'y étaient déjà installées. On commença à déblayer le sol ; mais nous comptions sans les moines. Il paraît que cet emplacement même que nous avions choisi fut jadis leur jardin. Qu'on juge s'ils jetèrent feu et flammes ! « Mais c'est pour une œuvre de charité, leur disions-nous. — Que nous importe ? Notre ordre est pauvre aussi. — Mais vous savez bien que ce n'est qu'un établissement provisoire, pour l'hiver, pour un an au plus, jusqu'à ce que chacun ait relevé sa demeure..... — Nous ne voulons pas. C'est contraire aux règlements. Ce sol est notre bien ! »

Le lendemain, ces bons moines nous amenèrent quelques ecclésiastiques, entre autres l'archiprêtre dom Francesco P....., dont la chronique dit qu'il a déjà eu un procès pour avoir causé à une certaine Catherine

Brandi les inconvénients de la maternité. Le vicaire général, à force d'argent, ayant arrêté les poursuites de ce procès, notre homme se dédommage actuellement de ses ennuis passés en offrant publiquement l'hospitalité — pour la nuit — à de malheureuses femmes sans asile. Pure charité, croyez-le bien ! Voilà l'homme qui vint traiter avec nous. A ses côtés était le vicaire général du diocèse de M....., Dom Luigi Carmelo L....., de qui le nom ne devait pas être oublié dans cette énumération de héros très-chrétiens. N'avait-il pas été emprisonné pour dettes ? et n'avait-il pas trouvé le moyen de se libérer en servant de valet à l'évêque de Potenza, moyennant quatre ducats par mois ? Mais par la servitude on fait son chemin dans l'Église : et maintenant le voici presque l'égal du frère de Monseigneur, un intéressant chanoine, celui-là, qui, après avoir été arrêté à Potenza même, pour avoir fait trop de vacarme en un mauvais lieu, a été récompensé de cette conduite exemplaire par le titre glorieux de *cameriere del papa*.

Telle étant donc l'honorable compagnie qui vint nous présenter ses observations sur notre manière de faire la charité, le vicaire général parla le premier. Il nous fit remarquer, d'un air contrit, qu'il était impossible de faire coucher des femmes sur le terrain béni du monastère. « Des femmes ! répétait-il, des femmes ! songez-y donc ! » Nous connaissions leur horreur pour le beau sexe, et fîmes observer poliment que déjà bon nombre d'infortunées étaient établies sur les lieux, dans des cabanes construites par leurs maris ou leurs pères. Nous ajoutions que quelques-unes de plus ou de moins ne feraient pas grand mal à la sainteté du lieu ! « Ah ! savez-vous, répliqua le vicaire, que nous serons obligés de demander l'absolution supérieure pour celles qui y sont déjà ? — En effet, il y a plusieurs pécheresses dans le nombre, vous le savez mieux que personne, Monsieur le vicaire. » Il feignit de ne pas comprendre et ajouta : « Il nous faudra surtout demander l'absolution pour la rupture que vous avez faite de l'enceinte sacrée du monastère (il faut savoir que nous avons fait

déblayer quelques pierres éboulées). *E peccato mortale*, répétait-il, *è peccato mortale di rumpere il sacro precinto del monistero !* » Nous n'avions pas grand'peur d'être damnés pour ce crime, et mon ami indigné répondit avec beaucoup d'à-propos : « qu'il priait ces messieurs de vouloir bien aussi demander l'absolution supérieure pour le bon Dieu. — Comment ! Comment !

— Eh sans doute, n'est-ce pas lui qui, par son tremblement de terre a osé rompre le premier l'enceinte sacrée de votre couvent ? » Les rieurs restèrent de notre côté, comme bien l'on pense, mais il ne nous en fallut pas moins construire en dehors *del sacro precinto*. Malheureusement nous eûmes l'imprudence d'installer nos cabanes au-dessous de leur bienheureux jardin. Nous y avons vu l'avantage de les mettre mieux à l'abri en leur fournissant l'appui d'un mur de soutènement. Nul ne souffrait de cette combinaison, et les familles que nous y installâmes, entre autres une pauvre femme enceinte et affamée, restée veuve et sans secours, nous bénissaient en nous baisant les mains, comme à des anges du ciel.

Hélas ! nous comptions sans les rancunes monacales. Cette race ne pardonne point. Nous partîmes. J'appris seulement deux mois après que les cabanes étaient vides et à moitié détruites : nous allâmes aux informations et quand mon respectable ami M. Major retourna en Basilicate, au mois de mars 1859, il apprit les faits suivants.

Les bons capucins avaient obtenu un ordre supérieur pour faire évacuer leur terrain. Cet ordre ils n'ont pas manqué de l'étendre au voisinage. Trois cents familles ont été chassées sans pitié de leurs abris temporaires. On a dû reporter ces pénates errants le long d'un chemin rocailleux, à moitié distance de la ville et du couvent ; ce qui est une position détestable. Quant aux cabanes que nous avions construites, les moines les ont fait évacuer, quoiqu'elles fussent hors de leur terrain. Ils s'y sont pris pour cela d'une manière tout apostolique : Montant sur le mur auquel nous les avions adossées, ils

ont jeté tant de pierres sur les toits qu'ils ont forcé les gens à déguerpir. Conduite fort chrétienne comme on voit ! St. Paul a été lapidé plusieurs fois. Et n'est-ce pas lui qui a dit : Soyez mes imitateurs ? — Eh bien, telle est la bonhomie de ce pauvre peuple, que lorsque ces capucins charitables font leur tournée besace sur le dos, je suis parfaitement sûr qu'ils ne rentrent pas au couvent les mains vides, et que la marmite monacale bout aussi bien que par le passé.

Je voudrais en avoir fini avec ces turpitudes ! Mais il faut achever ma tâche jusqu'au bout. Vous verrez que dans ce pays les misères morales dépassent — et de beaucoup — les misères physiques : Ecoutez : Un homme de Saponara se trouvait par hasard à Montemuro pendant la nuit fatale. Ayant échappé à la mort, il sort dans l'obscurité et se dirige en toute hâte du côté de Saponara. En arrivant il cherche la maison de sa famille. Il n'en trouve que l'emplacement. Onze personnes, tous ses proches étaient là, sous cet amas de pierres ! — Vous vous figurez, n'est-ce pas ? un abatement indicible, un désespoir sans remède. Eh bien ! non, la soif du gain s'allume dans ce cœur de bronze. La maison voisine lui étant connue pour être celle d'un capitaliste du nom de Cenappo, il fouille, soulève des pierres, découvre un secrétaire, le brise ; semblable au génie du vol, il s'enfuit, poursuivi surtout par la crainte. Trébuchant à chaque ruine, à chaque secousse nouvelle, il emporte un sac d'argent. Tout à coup on le rencontre. Les intéressés l'arrêtent. Le juge eut à traiter l'affaire. Mais comme tout est permis ici, sauf le bien, vous ne serez pas trop étonné d'apprendre que le misérable put se tirer d'affaire en partageant avec la famille qu'il avait volée. Celle-ci s'estima fort heureuse que le partage ne se fît pas de préférence entre les autorités et le coupable. Une partie de ce drame se passait au moment même où retentissaient les cris des mourants, au moment où des milliers d'infortunés restaient affaissés sur les ruines et comme frappés de la foudre ! Le dirai-je enfin, cet homme était un prêtre !

Je ne crois pas que ce soit le même qui fut arrêté à Montemuro pour vol dans les ruines et transporté dans la prison ecclésiastique à Potenza.

LETTRE XII

Charité des autorités.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, quelle fut la charité des prêtres de Saponara. Voyons celle des autorités. En arrivant, nous avons trouvé quelques cabanes construites aux frais des deniers publics. L'une était occupée par le clergé, l'autre par la gendarmerie, une troisième par le juge et le chancelier. A quelque distance, dans une mauvaise exposition, nous avons pu voir quelques pieux plantés en terre, un lambeau de toile goudronnée simulait la toiture, mais point de parois à cette charpente : « Pourquoi ne terminez-vous point des cabanes si nécessaires ! » demandâmes-nous aux agents du pouvoir. — « Parce qu'il n'y a pas de planches et qu'on ne peut pas s'en procurer. » Le lendemain du jour où on nous a fait cette déclaration, nous avions autant de planches qu'il nous en fallait pour construire vingt baraques. On nous en apportait avec empressement, d'une scierie de la vallée, à nous étrangers qui n'avions pourtant pas la connaissance des lieux. Quand nous quittâmes Saponara, la toile goudronnée s'élevait toujours sur les pieux plantés au nom du roi ; mais la pluie et les vents commençaient à la détruire. « L'argent n'arrivait pas, » disait-on. Cette dernière excuse nous parut plus logique mais moins plausible encore que le manque de planches.

En passant devant une grande case, j'entendis des gémissements ; j'entrai et me trouvai au milieu d'une trentaine de malheureux amaigris, desséchés, purulents.

Hommes et femmes se découvraient pour me montrer leurs misérables squelettes; tous, pêle-mêle, gémissaient, se mouraient. On m'assura qu'ils n'avaient pas assez de nourriture; je vis pourtant panser une femme par un chirurgien. Je n'oublierai jamais une charmante enfant aux yeux noirs, au teint pâle, qui, pieds nus et à peine demi-vêtue, se glissait dans ce repaire, et dévorait avec avidité les quelques miettes de pain que la faim d'une mère pouvait lui abandonner ! Elle avait huit ans, il gelait, et ce charmant visage avait la force de sourire !

Cette espèce d'hôpital est le seul échantillon de charité publique que j'aie rencontré dans toute cette désolante tournée. Je m'informai qui en faisait les frais : la commune, me dit-on. Dans d'autres circonstances j'eusse trouvé la chose toute naturelle. Mais quand la commune est détruite en entier ! mais quand les ducats ont été recueillis par centaines de mille précisément pour fournir à de tels besoins ! « N'avez-vous pas reçu des secours du gouvernement ! demandai-je ; on a fait à Naples d'énormes collectes pour vous. — Nous n'en avons pas entendu parler. »

Ici, *comme partout*, les libérateurs n'étant pas arrivés à temps du dehors, les personnes qui ont été tirées vivantes des ruines n'ont été sauvées que par hasard. Dieu sait le nombre de celles qui auraient pu vivre et qui ont attendu vainement des jours entiers, mourant lentement de douleur et de faim. A-t-on au moins rendu à leurs cadavres les honneurs de la sépulture ? A-t-on débarrassé la ville de ces corps en putréfaction ? Non, de tous côtés les vents apportent l'odeur infecte des chairs restées sans sépulture. A peu près la moitié des victimes gisent encore sous les ruines, m'assurent-on. Il y a déjà six semaines qu'elles y sont, et je m'effraie pour l'été prochain des maladies pestilentielles qui pourront se développer. Mais au moins, continue-t-on ce travail de fossoyeurs ? Non ! les autorités n'y mettent plus la main. La rapacité des particuliers continue seule l'œuvre funèbre, en fouillant ces amas de pierres ensanglantées.

Suivez-moi, si vous l'osez, sur le sommet de ce monticule. Asseyez-vous comme moi sur la porte brisée du tabernacle de l'église, à côté d'une pierre tumulaire qui a couvert d'autres morts. Ecoutez ce bruit de voix qui monte, ces coups de pioche au-dessous. On déblaise une maison. Il en sort, poussés à coups de pelle, deux, quatre, cinq cadavres ! Ils sont nus, sans distinction de sexe. Viendrait-on de les dépouiller ? Je ne crois pas ; l'usage du pays est de dormir tout nu. Courage ! descendons, allons étudier le désespoir sur la physionomie des morts. On les rejette dans un coin, sans respect ; à peine les couvre-t-on d'un peu de paille. La puanteur est extrême, reculons. Je fais deux pas et tressaille comme si j'avais marché sur un serpent. J'ai foulé aux pieds un bras qui sort du milieu des pierres ! Il est roidi comme pour demander du secours ; les doigts sont crispés, la main ouverte comme pour saisir.

Mais quels sont ces cris ? pourquoi cette dispute en un tel lieu ? J'entends dire que les ouvriers exigent une double paie des héritiers de ces affreuses ruines. Ceux-ci s'entendent, je crois, pour partager entre eux ce qu'on exhume. Puis, c'est une nouvelle dispute à propos d'un trépied ou d'une écuelle qu'on a trouvés. Les travailleurs éclatent d'un affreux rire en repoussant du pied les restes d'une femme ! Retirons-nous, la puanteur des cadavres et la vue des vivants font également horreur.

LETTRE XIII

Encore Saponara.

La vie renaît de la mort, vous le savez aussi bien que moi, et le rire succède aux larmes. Cette insouciance qui fait que l'homme oublie ses malheurs presque aussi vite que ses joies, a bien ses avantages quand elle n'est

pas le résultat de la dépravation morale. L'homme se-
rait vite perdu si la force vitale, la puissance même de
ses besoins renaissants ne l'arrachaient aux deuils de la
veille pour le lancer dans les espérances du lendemain.
La vie animale elle-même, avec ses exigences matériel-
les, aide à la transformation du monde, ce grand cime-
tière, où une génération insouciante foule toujours aux
pieds la poudre des générations éteintes.

Ainsi voyez une foire sur ces ruines ; la prose vivante
s'installe à côté de la poésie morte. Le marché s'est éta-
bli au lieu le plus dévasté. On voit pêle-mêle débris de
chapelle, chaussures rustiques en peau de bœuf ; che-
minées brisées et chapeaux à vendre ; lits brûlés et fro-
mages de brebis. Tous les métiers se sont donné ren-
dez-vous ici, comme pour remplacer au plus vite ce
qui est détruit. Le luxe même y est venu ; voici un bi-
joutier. Il est vrai que les rôles sont renversés : c'est le
marchand qui achète au lieu de vendre. Hélas ! les pau-
vres femmes du pays vont porter à ce juif leur dernière
boucle d'oreille, leurs anneaux de mariage. Il faut que le
besoin soit bien grand pour faire oublier à ces filles du
midi les petits soins de la vanité. Heureux si on ne pro-
fitait pas de leurs besoins, mais il est tristement curieux
de voir taxer à 4 fr. 50 c. toute la défroque d'une beauté
du pays. La faim doit compter avec la rapacité ou l'u-
sure.

Une partie de la ville, se trouvant plus bas placée, a
été non pas préservée, mais moins terriblement boule-
versée. Il y a encore ici et là quelques murs debout ; et
sur l'un d'eux je lis ces vers, mauvais vers, en mau-
vaise orthographe, qu'un prêtre du pays, esprit misan-
thrope, j'imagine, avait griffonnés avec du charbon :

Riparato che ha al suo bisogno
A speranze merce è vero sogno¹.

et plus loin :

¹ C'est folie d'attendre un secours de celui qu'on a rassasié.

Si lasci pero star questa canaglia
Che non conobbi giammai uno che vaglia ¹.

Voilà tout ce que les St. Jean du pays savaient penser et écrire dans une sacristie de l'église de la *Madonna del Rosario*. Hélas ! le peuple ne pourrait-il pas dire aujourd'hui du prêtre ce que le prêtre disait hier du peuple.

Avant de quitter la ville, j'eus le plaisir de constater que notre présence avait suffi pour réveiller la population et l'arracher à l'apathie. À peine eûmes-nous promis des planches à qui en aurait besoin, que chacun se hâta de construire lui-même la charpente de nouvelles baraques. Avec une activité jusque-là inconnue, nous vîmes les habitants arracher les poutres aux décombres. Les hommes déblayaient le sol, les femmes se chargeaient des fardeaux. Etrange particularité de mœurs qui se remarque chez la plupart des montagnards de ces contrées. Un homme se croirait déshonoré s'il portait un fardeau; c'est le lot de la femme d'enlever ces poids énormes sous lesquels plie sa faiblesse. Mais ici, du moins, la plupart des femmes sont taillées en cariatides; et c'est chose émouvante d'en voir une ou deux se charger de charpentes énormes. Elles les portent sur leur tête, en trébuchant sur ce sol inégal. Déjà, on le voit, la population est comme transformée depuis notre arrivée; la vie est revenue; tant il est vrai qu'un peu d'encouragement et d'exemple suffit ordinairement pour relever le peuple.

Ce n'est pourtant pas que tout danger ait disparu; pendant la nuit, nous entendons souvent de sourds grondements dans le sein de la terre; notre cabane craque comme si elle était secouée par un vent violent; nous sommes éveillés en sursaut par de petites oscillations. Au moment de quitter la ville, j'étais installé chez notre hôte; mon ami et moi avions mis une planche sur nos genoux, pour nous servir de table. Nous

¹ Laissons de côté cette canaille; je n'en connus jamais un seul qui valût quelque chose.

déjeunions tant bien que mal, quand une secousse subite nous fit bondir d'un pied au-dessus du sol ; celle-là était bien une impulsion de bas en haut. Au même instant, les femmes se précipitèrent hors de leurs demeures, en poussant des cris. Ce fut une panique, une épouvante indicible. L'une d'elles tomba dans le feu dans sa fuite. On s'explique cette susceptibilité d'impressions, après les drames du mois de décembre. Mais on comprend aussi qu'une telle facilité à perdre la tête ne devait pas peu contribuer à rendre le sauvetage difficile au moment du danger. Au reste, chemin faisant, je recueille des preuves de l'inconstance, du caprice, dirai-je, de ce fléau. Il n'a suivi aucune règle appréciable dans sa marche. On voit dans la plaine une maison debout entre deux autres détruites. Ici, il a fait un bruit semblable à un roulement de chars sous terre, là, il ne s'est qu'à peine fait sentir. Sont-ce des courants électriques ? sont-ce des gaz emprisonnés ? Quelle est la cause immédiate de tous ces désordres ? Voilà ce que je me demandais en traversant l'antique Aciris (aujourd'hui Agri), petite rivière qui devient bleuâtre à chaque secousse un peu forte, et en regardant toute cette chaîne de montagnes dont on dit peut-être à tort que le niveau s'est un peu abaissé. Il y a dans ces mystères de quoi troubler, non-seulement les sources et les fleuves, mais bien un peu le cœur de l'homme. Le savant anglais dont je vous ai déjà parlé et qui était venu vérifier ici son propre système, n'a pu constater que de mystérieux désordres. En voyant que les murailles ne s'étaient pas toutes renversées du même côté, que les secousses avaient été contradictoires, qu'enfin il n'y avait moyen de soumettre ces phénomènes à aucune loi fixe, il s'en est retourné fort découragé pour la science. Les savants voient quelquefois loin, mais Dieu seul voit profond.

Vous aimez les antiquailles, je crois ? mon guide m'offre de me conduire aux lieux où fut Grumentum. Cette cité grecque fut une des principales de la Lucanie. Il en reste encore, dit-on, un amphithéâtre et un

souterrain de deux milles de long. En toute autre circonstance, j'aurais fait un long détour dans le but de visiter ces ruines, mais il y en a tant de toutes fraîches sous mes yeux ! On m'a montré d'ailleurs, sur la place de Saponara, un portail qui en avait été tiré. Il servait au corps de garde de la ville ; une inscription et un pilier sont encore debout. Etrange destinée des choses humaines ! les plus vieilles résistent parfois mieux aux bouleversements que les nouvelles. Quant aux souterrains dont j'ai parlé, je ne puis m'empêcher de citer une légende qui s'y rapporte et que notre hôte nous racontait avec le plus grand sérieux. Ce souterrain donc communiquait autrefois avec..... Jérusalem, si j'en crois la tradition. On pouvait ainsi aller en Terre-Sainte sans se trainer sur les continents ni sur les mers : « c'est ce qui explique, » ajoutait-il, « que la mort de Jésus-Christ a pu être sue en trois jours de Jérusalem à Rome. — Mais, répliquâmes-nous, sur quoi est fondée cette dernière affirmation ? — Oh ! c'est article de foi. — En ce cas, nous n'avons rien à répliquer. Mais comment votre souterrain lui-même aurait-il permis aux hommes de ce temps, qui n'avaient ni chemins de fer ni vapeur, de traverser en si peu d'heures, toute la distance qui nous sépare de Jérusalem ? — Ah ! qui sait si les Romains n'avaient pas aussi une espèce de télégraphe électrique ? » Voilà où en sont encore les savants notaires du royaume. Je parle d'un poète et d'un homme d'esprit ; tant il est vrai que, partout où la critique, l'examen et la liberté de discussion religieuse n'existent pas, l'instruction même n'éclaire point. C'est un fait assez constant dans le royaume. Je connais des familles dont tous les membres, même les dames, savent le grec et l'hébreu, et n'en sont pas plus avancés pour cela. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir des yeux, il faut aussi s'en servir. Partout où la liberté n'existe pas dans une certaine mesure, la vie même se retire.

Un mot encore avant de prendre congé de notre excellent notaire. Après notre départ, il a été interdit de ses fonctions pendant trois mois pour nous avoir donné

l'hospitalité, et pour avoir entretenu avec nous la plus inoffensive des correspondances. Tant le despotisme est ombrageux ! tant notre présence avait semblé dangereuse aux autorités locales !

LETTRE XIV

Montemuro.

Je vais vous introduire, mon cher Emile, au milieu du plus grand chaos qui se puisse imaginer. Nous approchons d'un escalier tortueux, unique route qui mène à Montemuro. Au-dessus, qu'est-ce que j'aperçois ? Est-ce une ville ensevelie, est-ce un tas de pierres ? A cent pas on ne reconnaît rien, si ce n'est une maison blanche dans le fond. Elle se dresse comme échantillon de ce que furent les autres. On dirait qu'un laboureur géant a passé sa charrue par là, et que demeures, églises, château même, gisent maintenant étendus dans le sillon. Cette trace, c'est la grande rue naguère recouverte, et au bord de laquelle la troupe a ramassé des décombres qui l'avaient entièrement obstruée. Voilà du reste la seule bonne chose que les soldats aient faite ici. Arrivés longtemps après le désastre, ils ont construit deux ou trois cabanes, il est vrai, mais les autorités les emploient à leur propre usage. Quant à la population, on ne s'en est guère préoccupé, sous le prétexte étrange qu'elle était toute sous terre, et que 5000 habitants étaient morts sur les 7500 que contenait la ville. Ce chiffre est effroyable, mais douloureusement vrai ; ce qui est aussi vrai et plus effroyable, c'est la manière dont les autorités et la troupe ont rendu les derniers devoirs aux morts et secouru les vivants.

Sur ces 5000 victimes, 2000 à peine ont été tirées de ce charnier ; on leur a rendu les honneurs funèbres, n'en

doutez pas; on leur a fait un cimetière dans la ville voisine; mais on les a inhumés tellement à fleur de terre, que nous avons vu, de nos yeux, les *porcs du pays occupés à les dévorer*. Je ne commente point, je raconte. Les autres 3000 gisent encore à la place où ils ont été étouffés. Quand on a déblayé leurs maisons pour en tirer les valeurs, on les a rejetés ignominieusement dans un coin ou enfouis sous d'autres décombres. La puanteur est décidément insupportable, le cœur se soulève, il faut fuir. Voilà pour les morts, si ce n'est qu'avant de mourir, ils ont dû longtemps gémir, appeler et se désespérer en vain. On est venu enfin, mais après dix jours..... et pour dépouiller les survivants!

Oui, je voudrais qu'on le sût, pour l'éternel déshonneur de cette armée qui préludait ainsi à ses récents pillages de Catane, aux cruautés sauvages de Palerme bombardée et partiellement incendiée, avec nombre de ses habitants brûlés vifs. Ces héros habillés de rouge, de blanc et de bleu, envoyés en Basilicate pour secourir des frères en détresse, se sont jetés sur ce charnier comme autant de vautours affamés. Mais c'est d'argent qu'ils avaient faim. Chaque pierre fut retournée, et sous chaque pierre on trouva un cadavre et quelques objets de valeur. Le cadavre fut repoussé dans quelque trou immonde, l'argent fut pris et caché ou partagé avec les autorités secourables de la province! Je ne voudrais nommer personne qu'à bon escient, aussi n'osé-je pas citer le titre d'un certain employé supérieur qui, suivant le témoignage de maintes gens, a dû se retirer du pillage avec 30 mille ducats pour sa part! Si vous vous étonnez que de fortes sommes se trouvassent dans ce pays perdu, sachez que les habitants de Montemuro étaient pour la plupart des marchands ambulants ou sédentaires. Or, que faire de l'argent amassé? En un tel pays, il n'y a ni actions de chemin de fer, ni associations commerciales, ni rien de ce qui, chez nous, fait rouler l'or. La banque est loin. La plupart de ces négociants enrichis jouissaient donc de leur or à la manière des anciens avares. En attendant d'en acheter des terres, ils

l'enfouissaient en le cachant bien (dans d'autres provinces, par crainte des exactions et des bandes de voleurs, on conserve de grandes valeurs, en huiles, dans des citernes). Les malheureux avaient travaillé pour d'autres, comme on le voit. Mais ces bonnes aubaines ne suffisant pas aux pillards, ceux-ci ont utilisé les petits moyens que voici : Quand on trouvait un malheureux fouillant dans les ruines, on l'empoignait, on le fouillait lui-même, on lui enlevait tout ce qu'il avait sur lui et on le renvoyait à nu avec une accusation de vol. Or, ces exactions ont été exercées sur des gens qui ne remuaient que les restes de leurs demeures. Mais supposons qu'ils eussent fouillé des ruines étrangères et abandonnées; leur prétendu crime demanderait examen, ce me semble. Ne croyez-vous pas pouvoir affirmer avec moi que, dans une ville de 7500 habitants, la plupart parents et amis, s'il n'en réchappe que 2500, les ruines sont bien et dûment la propriété des survivants ? Et l'on doit désirer, n'est-ce pas, qu'ils en retirent le plus possible pour se dédommager de la perte de leurs demeures, de la ruine de leurs familles.

Mais supposons qu'on résolut autrement cette question de droit : Où devaient être consignées les valeurs sauvées du naufrage, et aussi celles enlevées aux prétendus voleurs ? Entre les mains des autorités, n'est-ce pas ? — Et c'est ce qui a été fait, en vérité, sauf quand les soldats préféraient garder le tout pour eux-mêmes. — Mais les dépositaires sont-ils en droit de s'approprier ce qui leur a été confié en quelque sorte ? Ou leur est-il permis de le laisser pourrir dans les coffres de l'Etat et des provinces ? Ils auraient dû en rendre compte, ce me semble, soit aux vrais héritiers, soit à la commune dont il serait important de réparer les dommages. Eh bien ! quelque supposition qu'on ait pu faire, le fait est qu'on n'a pas entendu parler de ce qui avait été tiré des habitations, — et que, selon toute probabilité, on n'en retrouvera jamais rien.

Le baron N., vieillard vénérable, qui, de ses cinq enfants, en a perdu trois dans le désastre, et qui est blessé

lui-même, n'a pas été, plus que les autres, à l'abri des exactions de ces messieurs. Une aile voûtée de son château était restée partiellement intacte. C'était un asile pour les siens et pour lui. Néanmoins il préféra, par prudence, aller s'établir dans une cabane en planches où je l'ai trouvé couché, souffrant. Son château n'étant pas gardé, les libérateurs du pays ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'y entrer, d'y prendre tout ce qui s'y trouvait et même d'en enlever jusqu'aux dernières charpentes, soit pour leur propre usage, soit pour les vendre à d'autres. « Que n'a-t-il réclamé, que n'a-t-il fait un procès, direz-vous. » Et si je vous affirme que le pauvre baron a dû attendre deux ans la permission de se faire transporter à Naples, pour faire soigner sa jambe paralysée, et que cette permission même ne lui avait, dans le principe, été accordée que pour six jours ! tant les impotents, lorsqu'ils ont une langue encore, semblent dangereux à ceux qui règnent par la terreur.

Une dame qui avait survécu à tous les siens, ayant au fond de sa cave bien caché une somme d'argent, chercha des ouvriers qui pussent la lui déterrer. La difficulté était d'en trouver qui ne la gardassent pas pour eux-mêmes. Elle ne crut pouvoir mieux faire que de s'entendre avec des montagnards du voisinage, s'engageant à leur laisser pour leurs peines le quart de la somme.... ce qui était un beau denier. Elle indiqua l'endroit où on trouverait le trésor. Alors les montagnards, sûrs de leur fait, exigent la moitié. On discute, mais la police est voisine, il faut se hâter de consentir. On fouille, on trouve ; et ces ouvriers, se précipitant sur les piastres comme sur une proie, s'emparent du tout et l'emportent chez eux malgré les cris de la malheureuse femme. Que faisait donc cette police si ombrageuse envers les propriétaires eux-mêmes ? Si l'idée n'est pas venue à la pauvre dame de s'adresser à la justice, c'est que, sans doute, dans ce moment, et dans cette province, elle ne serait venue à personne. Quand les autorités partagent avec les voleurs, les volés n'ont plus qu'à se taire ; et c'est le plus prudent pour eux. Mais quand elles s'ap-

proprie l'objet en contestation, que faut-il faire ? Soumettez donc la question à vos hommes de loi. Je serais curieux d'avoir leur réponse.

Les survivants se plaignent de deux pillages, le premier fait par les paysans du voisinage que la police s'est bien gardé de mettre à la raison ; le second et le plus irréparable fait par la troupe. Je crois du reste que c'est le seul endroit dans lequel les militaires se soient permis ces exploits sur une large échelle. Plusieurs propriétaires ont été tués en défendant leur bien, mais par des paysans, j'ai hâte de le dire. Les domestiques ont presque tous abandonné leurs maîtres pour courir au pillage, ce qui ne fait pas l'éloge de la moralité de cette population ; si, au tremblement de terre et au pillage, vous joignez l'incendie, vous aurez une idée des désastres de Montemuro. Et comme la malveillance, la vendetta même, ne sommeillent pas toujours sur un tombeau, on a pu voir la maison du notaire prendre feu plusieurs jours après. Rien ne peut donner une idée des désastres de cette malheureuse ville. On ne peut la comparer qu'au quartier le plus élevé de Saponara. Pour pouvoir retrouver et reconnaître leurs maisons et celles de leurs amis, plusieurs personnes ont dû chercher et surtout escalader pendant des heures entières.

Voici une place publique dans laquelle plusieurs centaines de personnes, qui s'y étaient sauvées à la première secousse, ont été écrasées dans la seconde. On ne s'est pas donné la peine de les exhumer, et nous les foulons aux pieds. S'il y a tant de réchappés, c'est que beaucoup d'entre eux étaient sortis du pays pour les besoins de leur commerce. Enfin, toute une partie de la ville, se trouvant bâtie sur un terrain meuble et près d'un ravin aussi à pic qu'une falaise, a roulé avec le sol même dans le fond du ravin. Plusieurs personnes ont pourtant fait sans blessures ce saut d'environ 100 pieds. On me présente une enfant de 15 ans, Maria Donata Altorno ; plus heureuse que beaucoup d'autres, elle a retrouvé complètement la vie après six jours de sépulture. Sa pâle figure donne une idée de ses souffrances. Combien

d'autres ont attendu en vain la lumière, ou sont morts suffoqués en respirant la première bouffée d'air libre, parce qu'il était trop tard.

Dans le nombre des pertes matérielles, on peut compter un petit temple antique qui avait résisté au temps, et dans lequel on m'assure que se conservaient des peintures ou des stucs, malheureusement obscènes.

Je vous ai dit le genre de secours envoyé au pays et qui ne fut qu'une catastrophe de plus. J'ajoute que, pour notre compte personnel, nous ne pûmes y semer que peu d'argent, ayant trouvé auprès de la police encore moins de facilités qu'ailleurs. Il faut savoir que, quinze jours auparavant, ordre y avait été envoyé de la part de S. M. Ferdinand II, d'arrêter nos amis les Anglais s'ils osaient y paraître et y faire des distributions. Cet ordre a été révoqué, il est vrai, plus tard, lorsqu'on a vu que nous n'étions pas des agents politiques, et que notre mission n'était que charitable. Nos passeports se firent longtemps attendre néanmoins, ce qui nous chagrina, car nous avions peur qu'on ne mourût de faim là-bas avant notre arrivée.

On eut peur de mécontenter trop ces fiers Anglais qui ont de si gros vaisseaux, et les passeports arrivèrent d'abord pour nos amis, puis pour nous. Mais de l'ordre révoqué il resta toujours quelque chose. Il est évident aussi que nos yeux étaient trop bons pour plaire à ces hommes de ténèbres, et s'il nous fut permis d'observer, c'est qu'il était difficile de nous le défendre. Montemuro, du reste, avait été compromise politiquement. Elle passait pour hostile au roi; son libéralisme lui coûta cher, les sbires eurent les coudées franches sur son cadavre, et le journal officiel qui n'aimait pas à citer ses ennemis n'a parlé qu'une seule fois de son malheur, quoiqu'elle ait plus souffert que toutes les autres villes. — On y empêcha M. Major de construire des cabanes. Il s'est offert de se charger d'une quinzaine d'orphelins, et c'est tout ce qui lui a été permis d'y faire. Pour moi, j'essaierai de vous raconter les tribulations

que j'ai essuyées. Elles vous égaieront peut-être; ce sera le vaudeville après la tragédie.

Vous saurez donc qu'en m'informant de ce qu'étaient devenus certains 200 ducats envoyés par des Anglais, j'embarrassai fort le curé du village. Il me prit à part, me conduisit à sa demeure et m'expliqua comment les neiges de la saison avaient empêché l'évêque de Pottenza de lui envoyer plus tôt cette petite somme. Vaille que vaille, j'acceptai l'excuse; mais j'exigeai qu'on fit la distribution sous mes yeux. Le conseil municipal était réuni, je m'y présentai et le priai de dresser une liste de 200 personnes les plus nécessiteuses. On les appela sur la place publique et je pus faire de mes propres mains la distribution. Mais pendant ce temps s'étaient amassés par centaines et peut-être jusqu'à un millier les habitants du lieu. Tous voulaient leur part du gâteau. J'eus beau leur expliquer que, pour le moment, je ne donnais que l'argent de la charité anglaise, que bientôt leur tour viendrait, que nous avions l'intention de faire pour leur ville ce que nous avions fait pour Saponara. Ils n'entendaient pas raison, et dans leur désespoir s'élevaient jusqu'à la colère. Alors commença une scène comme on n'en peut voir qu'en Italie et dans des lieux semblables : les hommes de me montrer le poing, les femmes de s'arracher les cheveux, les enfants de s'effrayer. Chaque figure s'animait d'une passion frénétique; j'étais entouré, dominé, incapable de me faire entendre. Et pendant ce temps la police riait dans sa barbe ou attisait le feu en se glissant dans les groupes. Elle était mécontente, j'imagine, de n'avoir pas été chargée de la distribution; elle l'aurait faite, pensait-elle, d'une tout autre manière! Un instant je crus ma dernière heure venue. Mais notre caisse de secours était restée entre les mains de M. Major, à Saponara, je ne fus donc pas tenté d'y puiser. Je ne puis songer à cette heure d'angoisse sans un frémissement nerveux que suit aussitôt un éclat de rire.

Le grotesque se mêle souvent au tragique, dans les émeutes de ces peuples méridionaux; je fus donc tiré

d'embarras par un incident des plus vulgaires. Le dirai-je ! et comment le dire ? Quelque chose me passa dans les jambes et faillit me renverser ; un grognement domina la foule ; c'était.... c'était un des nombreux hôtes du pays que le vacarme épouvantait, un de ces animaux dont le nom figure mal dans un drame et dont la présence me fut pourtant une délivrance en cette occasion. Une inspiration me vint, et tandis que cet incident me permettait de glisser une parole, je levai la main et fit saisir le malencontreux animal. — A cet acte, on s'arrête, on s'étonne. — J'annonce à tous qu'on va leur faire de la soupe, de la soupe de porc ! A cette nouvelle, les fronts se dérident, les voix s'apaisent, les appétits s'aiguisent. Qui sait depuis combien de temps les malheureux n'avaient point goûté de viande !

Un porc fut tué en effet ; avant de partir, je priai l'obligeant baron N. de faire veiller à son emploi. Vous dirai-je maintenant ce qu'il advint du pauvre animal ? A peine étais-je parti que la police se présenta chez le baron : — « Vous avez un porc, que cet étranger vous a laissé. — Oui. — Vous allez nous le remettre. — Je ne puis pas, mon devoir m'oblige à le donner aux pauvres. — Les étrangers n'ont pas le droit de faire des distributions. Livrez cet animal. » Le pauvre baron dut s'exécuter, et MM. de la police ont fait d'excellents régals avec la chair qui devait nourrir le pauvre. Il est vrai, m'assure-t-on, qu'ils l'ont mangée à ma santé, grand bien leur fasse ! J'espère pourtant que le bon peuple frustré de sa soupe ne m'a pas cru capable de l'avoir mangée tout seul.

LETTRE XV

Viggiano.

Vous ne vous étonnerez pas, mon cher Emile, qu'après avoir échappé aux affaires de Montemuro, je me trouvasse fort à l'aise sur mon mulet, en cheminant vers Viggiano. Trois heures de marche m'en séparaient. Nous longions le flanc des montagnes, traversant des ravins, et suivant un sentier rocailleux. Dans cette province, les habitations sont ramassées en gros villages; très-peu sont disséminées dans la campagne, soit à cause de la mal'aria qui règne dans les bas-fonds, soit à cause du peu de sécurité dont on jouit par ici. Ces villes ont l'aspect d'un autre âge; plusieurs ont encore conservé leurs murs d'enceinte, et, de leurs portes cintrées, on s'attend toujours à voir sortir des hommes d'armes. A vrai dire, gens et choses y ont à peine progressé depuis des siècles; si les seigneurs du lieu ne se font plus la guerre, le genre de gouvernement dont on a gratifié ces contrées n'a pas fait grand effort pour changer les mœurs, ni inspirer la confiance. Disons-le néanmoins, la poésie n'y a pas perdu, et nos villages de France, assis dans les boues de la plaine, font infiniment moins d'effet que ces tours haut perchées, ces habitations suspendues sur des précipices, et dont la masse hardie se détache fièrement sur le ciel profond du midi. L'effet en est saisissant de loin, mais il ne faut pas approcher si l'on ne veut voir se dissiper les illusions. Des rues tortueuses, souvent désertes, froides en plein été, sales toute l'année; des habitations sombres, massives, d'où l'ennui semble suinter; et pêle-mêle, à côté des grandes maisons, des cabanes sans air, sans lumière, au fond desquelles brillent les yeux de quelque aïeule délaissée. Sur le seuil se vautrent en commun des enfants nus et des porcs immondes. Le pittoresque n'y manque pas, vous voyez.

Tout cela soit dit pour vous faire comprendre ce qui a dû distinguer Viggiano des cités voisines. Cette petite ville de 6,700 habitants, quoique bâtie comme bien d'autres sur un penchant rapide, avait une physionomie plus moderne. C'est à la profession de la plupart de ses habitants qu'il faut attribuer cette particularité. Avez-vous rencontré dans les rues de Paris, de Londres ou même de Boston, une bande de musiciens italiens, qui, de leurs violons et de leurs harpes, tiraient les airs nouveaux de Verdi, ou les ouvertures de Rossini ? Les avez-vous vus errant de ville en ville, recueillant dans chaque rue et devant chaque porte, quelques sous pour prix de leur talent ? Il y a grande chance que leur patrie soit précisément cette petite ville de Viggiano dont nous vous entretenons. Dès leur enfance, ils se sont adonnés, dans ce pays perdu, à la culture de la musique ; et vraiment on peut dire que jusqu'ici les fils n'ont pas démerité de leurs ancêtres. Sans fournir des génies artistiques, ils ont acquis assez de savoir-faire pour contenter des oreilles délicates. Moitié mendiants, moitié virtuoses, ils font avec leur flûte, je ne dis pas seulement le tour de l'Europe, mais bien souvent le tour du monde. Laissant leur famille au pays, ils ont le bon cœur de lui envoyer tous les ans le fruit de leurs économies. D'autres se marient à l'étranger, et ramènent plus tard dans leurs montagnes quelque Américaine étonnée, quelque Anglaise expatriée. S'ils ont amassé beaucoup de piastres, leur premier soin est de se bâtir une maison, sur le modèle réduit de celles qu'ils ont vues et habitées sous d'autres cieux. Rien n'est curieux comme de trouver, dans ce coin solitaire, des traces de civilisations diverses, importées de tous les coins du monde. Les habitants sont polyglottes, et c'est à peine s'il est nécessaire d'y parler l'italien pour être compris. Artistes mendiants à Paris, ils sont devenus bourgeois et propriétaires dans leurs montagnes. Ils vous donneraient l'hospitalité de leur propre demeure, à vous qui leur jetez de vos fenêtres l'obole de la charité, si le dernier tremblement de terre n'avait abattu tous ces chefs-d'œuvre de leur petite

industrie, et fait évanouir pour longtemps leurs rêves de bien-être. Il ne leur restera plus désormais qu'à laisser leurs familles sous quelque abri précaire et à reprendre leurs violons, s'ils ne sont pas brisés. Mais nous comptons sans la police napolitaine, à qui tout faisait ombre et qui a paru longtemps résolue à ne pas laisser sortir de ces vallées un seul de ceux qui y gémissent. Leurs plaintes pouvaient aller réveiller les échos de l'indignation publique ; ils ne seraient pas gênés pour redire quel est le genre d'aumônes dont on gratifiait leurs pauvres enfants. Ils auraient révélé les malversations des employés, et cela m'explique cette nouvelle étrange dont je ne pouvais prendre mon parti pendant plusieurs mois : à ces artistes ambulants on refusait un passe-port, je devrais dire un gagne-pain. Depuis, ils ont pu sortir de leur patrie, mais c'est grâce au dieu Plutus qui leur avait laissé, je pense, de quoi payer la vénalité de leurs cerbères.

A ce faible (trasporto) pour la musique, plusieurs d'entre eux doivent d'ailleurs leur salut ; car au moment fatal, bon nombre étaient absents. Mais jugez aussi du désespoir de leurs femmes qui, restées seules au pays, n'avaient pas même un bras ami pour arracher leurs enfants à la mort. L'une d'elle, jeune femme de vingt ans, s'arrête devant moi et me demande avec une touchante naïveté si je n'aurais pas rencontré son mari.... son mari parti depuis un an pour Rio Janeiro. — « Quand il reviendra, me dit-elle, il ne trouvera plus la petite ; pauvre créature, elle est restée là-dessous ! je n'ai pu l'en faire retirer de trois jours. Je m'étais sauvée avec l'aîné qui a trois ans, l'autre était dans son berceau. Mais, puisque vous venez de dehors, vous auriez pu rencontrer Jean ? — Eh ! ma pauvre femme, le monde est si grand. — C'est vrai, mais si votre excellence voulait bien lui écrire ? — Je le ferai assurément pourvu que vous me donniez l'adresse. — Mais je ne sais pas où il est maintenant ; que votre excellence s'informe à la police. Ecrivez-lui donc que nous sommes ici Raffaël et moi, sans maison et sans pain. Et dire que nous aurions pu

mourir sans le revoir ! » Je la quittai affligé de ne pouvoir pas même faire cette bonne action.

La destruction est un peu moins grande qu'à Saponara ; il y a encore ici et là quelques portions d'édifices habitables. Il n'y a péri qu'un millier de personnes. Malheureusement, en pareil cas, plus il y a de survivants, plus il y a de bouches à nourrir. C'est donc ici que M. Major a dû laisser la plus grosse part de ses aumônes.

Je me lasse de vous parler de la charité administrative. Qu'est-ce que la valeur de 500 ducats employés en toiles, couvertures, vêtements, pour une ville de près de 10 mille âmes ? On n'a pas voulu même vendre aux riches des tentes pour s'abriter. Tous sont gênés sinon affamés. Prêter des capitaux à bas intérêt et sur hypothèque, serait peut-être le meilleur moyen de relever les familles qui se ruinent ; on ne peut donner à tous. La charité est bien difficile à exercer.

Elle l'est surtout quand on est indignement trompé par le clergé du pays. Une partie de celui-ci convient franchement de son abjection. C'est ainsi qu'un moine capucin, auprès de qui je me suis installé, devant un feu, sur le soir, s'exprime en termes fort énergiques sur la corruption du clergé : « C'est, dit-il, à cause de nous que le fléau est tombé sur ce pays. Nos évêques mènent carrosse, ils ont des milliers de ducats d'appointements, et pendant ce temps les simples prêtres volent l'Eglise et exploitent le peuple ! » Je m'étonnais de cette franchise et du ton apocalyptique de ses malédictions, quand je me rappelai son habit de mendiant : — « Et votre couvent, lui dis-je, a-t-il beaucoup souffert ? — Voyez, nous n'osons plus y dormir. Ce n'est pourtant pas qu'il ait été beau, tout y est simple. Ce n'est pas comme chez les évêques. Nous vivons de pauvreté, nous. — Vous voulez dire d'aumônes ? — Oui, c'est nous qui sommes les vrais prêtres ; il n'y a que notre ordre qui vaille quelque chose. »

A deux jours de là je me plaignais à un jeune ecclésiastique des vols commis par ses confrères dans les de-

niers de la charité étrangère. — « Oh ! sans doute, me dit-il, il y a de mauvais prêtres ; tenez : ceux de Sapona sont de vrais fripons, ils ont des femmes dans leurs maisons ; ils ont perdu le ministère ; à preuve que deux confesseurs de l'ordre des Passionistes, étant allés à Sapona pour confesser les gens, ont dû s'en retourner sans avoir fait d'affaires (*sic*), parce que le peuple ne veut plus avoir à traiter avec des gens qui tiennent des prostituées chez eux (je cite textuellement). Mais il n'en est pas de même des prêtres de Viggiano. Pour nous, nous sommes irréprochables. » Je savais à quoi m'en tenir sur cette dernière affirmation. Le curé de la ville, d'accord du reste avec la commission municipale, avait fait distribuer à ses parents et amis dix, quinze, vingt ducats de notre argent à la fois, réservant quelques petits carlins aux véritables pauvres. Aussi la conscience de ces messieurs n'étant pas fort à l'aise et leur faisant craindre des réclamations de ma part, on eut soin, quand je partis du pays, seul sur mon mulet et suivi de mon guide, d'envoyer à ma rencontre le jeune ecclésiastique dont je viens de parler et par les menaces de qui on comptait bien m'intimider.

Il était monté sur un vigoureux cheval et portait un beau fusil double. Sa ceinture cachait mal un grand poignard ; son tricorne penché de côté laissait voir une assez belle figure. De toute sa personne s'échappait je ne sais quelle crânerie ou quelle bravade. Je crus voir un abbé de la Régence, travesti en brigand calabrais. C'est à la jonction de deux chemins qu'il se présenta tout à coup à moi : son œil étincela, il m'attendait évidemment. Il tenait son fusil sur son genou et jouait négligemment avec la détente. Son habit de prêtre ne m'empêcha pas de chercher mes armes au fond de mes poches. C'est en cette attitude amicale que nous nous abordâmes. Avec un art tout italien, il sut adoucir sa voix ; elle ne devint rude que lorsqu'il me demanda si j'étais content des prêtres de Viggiano. Nous marchions côte à côte, toujours nous épiant du coin de l'œil. La réponse était difficile à donner. Je n'aime pas faire des

suppositions peu charitables ; mais ce fusil, ce poignard, cet œil menaçant, joints aux avertissements mystérieux que j'avais reçus de quelques personnes sur la route, me faisaient penser qu'on employait là des moyens d'intimidation. Je me tirai d'affaire en disant (ce qui était vrai) que « j'étais moins mécontent des prêtres de Viggiano que de ceux de Saponara. » Le fusil fut désarmé et alla rejoindre l'épaulé du prêtre-chevalier. Notre conversation devint si intime que mes pistolets s'endormirent dans ma poche. Le gentil petit poignard d'un pied de long fut tiré de sa gaine, mais seulement pour déboucher un flacon de ratafia auquel je me gardai bien de goûter. Nous nous séparâmes bons amis, à la jonction de deux chemins, ce qui ne m'empêcha pas de l'observer de l'œil, jusqu'à ce qu'une portée de fusil nous séparât pour toujours ; tant j'avais de regret de le quitter ! Je pourrais le désigner assez clairement pour le faire reconnaître, mais je préfère dire qu'il n'est pas de Viggiano même.

Ces bons prêtres ! ils m'ont fait jouer à Viggiano un rôle assez bizarre, dans une sorte de comédie que je ne puis me dispenser de vous rapporter comme trait caractéristique du pays.

Il n'y a qu'une seule église debout à Viggiano. C'est une petite chapelle quadrangulaire consacrée à Santa-Maria del mondo (ne pas confondre avec les autres Saintes-Maries !). Le premier dimanche de septembre, plusieurs milliers de personnes viennent de tous les coins du royaume y faire leurs dévotions. Elle n'a de rivale, prétendent ses desservants, que la chapelle de Monte-VerGINE, à moins que ce ne soit celle de St.-Janvier. L'autel a cela de particulier qu'on le transporte tous les ans, pour quatre mois, sur une montagne à six milles d'ici. Les offrandes doivent être fort riches, car la chapelle pèche par le trop d'ornements. Le dôme de la coupole en est surtout surchargé. On nous montra, à gauche en entrant, un autel où un ange de bois, suspendu à l'arceau, soutient de son bras débile, devinez quoi ? une énorme poutre ; oui, une solive tombée du plafond dans la nuit

néfaste, et qui, — avec l'aide des sacristains, j'imagine, — est allée se dresser précisément entre les bras du chérubin, et sans les casser encore ! Jugez de la grandeur du miracle ! L'évêque de Potenza a défendu qu'on la retirât et la piété de la province aura un sujet d'édification de plus. Si un ange pouvait être canonisé, celui-ci le serait bientôt ; mais ce n'est pas lui qui a accompli ce prodige, c'est évidemment St. Prosper, de qui les reliques reposent sous cet autel, n'en doutez pas ; pour preuve on vous montre sa tête, une tête de cire que le bon peuple adore comme de la chair miraculeusement conservée.

Mais ce n'est pas là qu'est la merveille de céans. Un sacristain complaisant me demande si je ne voudrais pas voir la madone. Voir la madone ! assurément ; une madone en bois — en bois doré — du troisième siècle — avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Elle a été trouvée providentiellement par des prêtres (toujours par des prêtres), sur la montagne voisine, à l'endroit même où on la fait habiter quatre mois par an, parce qu'elle tient beaucoup à cette *villégiatura*.

Je ne savais pas quelle faveur on me faisait là. Le bon peuple le savait mieux que moi, car il accourut en foule ; et comme la madone s'indignerait fort si on découvrait sa glorieuse figure sans réjouir ses oreilles d'un chant de circonstance, j'entendis, au tirer du rideau, une affreuse cacophonie de voix d'enfants, de femmes, de prêtres, tous agenouillés, qui entonnaient la litanie habituelle. Je crus d'abord que la statue s'indignait de ce que je ne m'agenouillais pas comme les autres, car elle me regardait avec de grands yeux flamboyants et tout ronds. Mais je fus rebelle et restai debout, le carnet à la main, prenant des notes. Il faut croire que mon sang-froid redoubla sa colère, car elle inspira à ses adorateurs un refrain assez sauvage et dans lequel on suppliait la vierge d'avoir pitié des hérétiques. Or, pour ce bon peuple, tous les étrangers sont anglais, et tous les anglais hérétiques. Aussi les yeux de toute l'assistance étaient-ils braqués sur moi : les prêtres agenouillés à l'autel tournaient la figure de mon côté, comme pour

me dire : « c'est à vous , au moins , que ce discours s'adresse. » Et la litanie reprenait : « ayez pitié des hérétiques ! exterminatez-les ! » Quelle pitié bon Dieu ! Pour moi qui ne me sens pas très-hérétique, je n'avais pas peur ; et pourtant ces regards me gênaient. Il me venait aussi comme des velléités d'un fou rire en songeant à la colère de cette madone aux bras roides, aux gros yeux, couronnée d'un diadème d'or et de pierres précieuses. L'enfant surtout m'avait l'air de mauvaise humeur ; soit qu'il eût pleuré, soit que ma présence lui eût déplu, ses joues étaient toutes rouges ; je pris donc le parti de me soustraire à l'extermination, en faisant une retraite honorable, non sans laisser pourtant mon offrande au sacristain. Voilà, pensai-je en moi-même, un singulier vœu en faveur d'un homme qui porte du pain aux affamés.

LETTRE XVI

Cas de sauvetage.

Vous me demandez des récits de malheurs privés ; allons, je vois bien que vous êtes, comme les grands enfants et les jeunes femmes, désireux d'émotions, chercheur de petits drames. Pourtant, à moins de vous faire un roman, je ne vois guère le moyen de vous satisfaire. Quand la terre tremble et que toutes les maisons tombent, les épisodes sont toujours des écrasements, des meurtrissures et des morts. Que saurez-vous de plus quand je vous aurai cité Leon Gaillard, musicien parisien établi à Viggiano et qui a péri avec femme, fille, gendre, petits-enfants, sauf une petite-fille de trois ans, et un fils qui réjouissait peut-être au même moment les habitants de Paris par de gais refrains ? Ou quand je vous aurai dit qu'une Piémontaise est morte avec son mari ? Les morts ne racontent pas leur histoire.

Mieux vaut donc vous rapporter les cas de sauvetage dont j'ai pu consigner l'histoire sur mon calepin. Je les tiens pour la plupart du chancelier de l'endroit qui en avait fait un rapport détaillé au gouvernement. Si donc vous y trouvez des circonstances extraordinaires, attribuez-les plutôt à l'étrangeté du phénomène qu'à l'exagération italienne dont j'ai tenu compte.

Le pharmacien Vincenzo Demuto me raconta qu'à la première secousse il sortit de son lit avec sa femme, chacun se saisissant d'un vêtement. Mais la seconde secousse le jette avec sa chaise au milieu de la chambre; en même temps, les poutres du plafond effondré lui laissent voir le ciel, et il se trouve, on ne sait comment, sous l'arceau de la porte, en sûreté. La pharmacien n'échappa point, on le pense bien, à la destruction; et c'est avec un attendrissement un peu comique que le pauvre homme me montrait d'en haut des fragments de ses bocaux brisés, et ses drogues éparses. Son confrère de Tilo a été plus heureux : enfermé dans sa boutique par des éboulements, il en a été quitte pour vivre de drogues et de sirops pendant plusieurs jours. A l'heure de la délivrance il lui en restait encore assez pour médicamenter toutes ses anciennes pratiques. Tel est le thème ordinaire des sauvetages dont on m'a fait le récit, à moins qu'on ne me dit à peu près : La femme d'un gardien a été déterrée ici après huit jours. On trouva un enfant mort suspendu à son sein. Elle vit encore. Mais voici qui vous surprendra et vous intéressera davantage :

Un jeune homme de vingt ans est jeté avec son lit à une portée de fusil, il retombe sur sa couche, sans contusion, se relève et court à tâtons déterrera son père, sa mère, ses frères, deux de ses sœurs. La joie de la famille eût été complète si la troisième sœur n'eût péri. Mais il raconte, comme une disposition providentielle, ce saut sans danger qui l'a conservé pour être le sauveur des siens.

La famille de Blasis habitait le quatrième étage d'une maison qui en avait cinq ; le quatrième s'effondra sur le troisième, puis le troisième sur le deuxième ; et tous

les membres arrivent ainsi sains et saufs jusqu'au premier (ce qui veut dire le rez-de-chaussée en Italie). Qu'on juge de leur étonnement !

Raffaële Messina, goutteux du pied et des mains, habitait le troisième étage, le mur d'occident tombe et lui avec. La terreur lui délie bras et jambes ; il se retrouve intact sur ses pieds, et, la crise des douleurs étant subitement arrêtée, il court porter secours aux autres, lui qui auparavant n'avait pu marcher. Un tremblement de terre agit toujours beaucoup sur les nerfs. Je l'ai éprouvé moi-même.

Cattarina Nicolina était près de sa cheminée. Elle s'y jeta toute tremblante. La secousse emporta la cheminée avec elle, et elle s'y trouva, comme dans une boîte, sur l'emplacement d'une habitation voisine.

Cattarina Messina étant sortie dans la rue, fut emportée par la seconde secousse dans la maison d'en face, mais à un étage supérieur où elle se trouva enterrée jusqu'à mi-corps. Elle criait : au secours ! et n'était pas blessée. Comment elle était entrée là, elle ne savait l'expliquer ; mais évidemment elle avait été jetée de bas en haut dans l'habitation voisine où elle est entrée par le toit effondré, sans doute, pêle-mêle avec les matériaux qui ont failli l'enterrer tout à fait.

Un frère embrasse sa sœur ; tous deux se trouvent ensevelis, lui au-dessus d'elle, mais à fleur de terre. Il était couché sur le visage. Malgré cette position inconmode, il parvint à dégager un bras et à rejeter quelques pierres. Profitant habilement des petites secousses qui se succédèrent toute la nuit, il dégagea l'autre main, puis le haut de son corps, à force de rejeter les pierres, néanmoins l'un et l'autre durent attendre sept mortelles heures qu'on achevât leur délivrance.

La femme du musicien Prospero Magrone, qui a habité cinq ans la France, se jette de terreur du troisième étage (deuxième italien) et tombe sur ses pieds sans se faire une égratignure.

Vincenzo S. Lorenzo, musicien, tombe avec un troisième étage, la tête en bas ; il est retenu par des mati-

riaux qui lui serraient la tête, et des poutres qui le suspendaient par les pieds. Que faire dans une telle position ? A force de se débattre, il parvint à ôter une pierre voisine de sa tête, mais inutilement. Au deuxième jour, désespéré, il voulait abrégér ses souffrances en se brisant la tête. Mais il ne put y réussir faute d'espace. Vers le soir on le tira d'embarras.

Gerardo Albano donna un touchant exemple d'amour paternel et de persévérance. Il habitait le quatrième étage, la devanture de sa maison tombe et lui avec. Il avait saisi sa petite-fille de 4 ans entre ses bras. Pour la protéger, en tombant, il la tint sous son estomac. Les mains et les genoux en avant, il soutint le poids des pierres qui le couvraient, et eut la constance de rester, — peut-être forcément du reste, — dans cette position désespérée jusqu'au lendemain où on les trouva vifs tous les deux.

Dona Beatrice Stella est précipitée de haut avec ses enfants sur une maison au-dessous. Tous se tuent, sauf une petite fille qui, abritée par le corps de sa mère, vécut 4 jours ainsi. L'abbé, frère de l'enfant, vient de Marsico, déblaie les décombres ; et voyant sa mère immobile, s'écrie : « Ah ! mère tu es morte ! — Non, crie une petite voix, je suis vivante, et mamam dort. »

Une autre fille de la même dame, âgée de 12 ans, dormait dans la pièce voisine ; elle s'assied sur son lit, les poings sous le menton, tremblant de peur. Des solives tombent sur elle, mais sans l'écraser. Elle resta ainsi trois jours. Enfin on l'entendit gémir. On l'en tira toute bleue de froid et de meurtrissures.

Vincenzo Nicolìa tomba avec sa fille près de l'égoût qui donnait écoulement aux eaux de la maison. Il respirait par là. Sa fille sous sa poitrine, les mains appuyées contre la muraille, il soutenait le poids de huit palmes de matériaux. L'enfant lui criait : « J'étouffe, laisse-moi respirer ! » Le lendemain, en faisant une fouille, on le soulagea d'une partie des décombres. Il tira un bras, puis la tête. Lui et sa fille sont vivants, sinon bien portants.

Un malheureux reste couché sur le dos, l'épine dorsale brisée. La toiture tombe, et il se trouve dans l'angle formé par des charpentes. Il vivait encore deux mois après.

Vincenzo Massimo à qui j'ai eu l'occasion de parler longuement, a sauvé sa femme qui, pourtant, est restée paralysée des deux bras, sa mère qui a eu une jambe cassée, ses deux enfants dont l'un a la tête meurtrie. Le pauvre homme est venu depuis me trouver à Naples, où il cherchait du travail comme tailleur.

Vous le voyez, par tous ces exemples, les sauvetages qui ont eu lieu ont été faits *par hasard*, ou par des gens du pays. Aucun secours ne fut porté du dehors ; pas un soldat n'arriva à temps pour aider aucun de ceux que je viens de citer. Et, par la durée de leur martyre, on peut juger du nombre de ceux qui ont expiré lentement. Presque partout, en appliquant l'oreille aux ruines, on entendait ce gémissement : Ah ! ah ! ah !

Un dernier fait, dont mon esprit a été vivement frappé, vous donnera l'idée de ce qu'on aurait pu faire eu des milliers de cas par un prompt secours. Pasquale Negri habitait un étage inférieur ; les plafonds s'effondrent sur lui, et le malheureux se trouve pris entre trois poutres, dont l'une le presse sous le bras droit, et les deux autres sur les deux épaules. Du reste, point de blessures. Le troisième jour on l'entend gémir ; on arrive, on examine ; mais les trois poutres enchevêtrées ne permettent pas de l'arracher à cet étau. En couper une ? mais le plafond se serait écroulé aussitôt sur lui et sur ses libérateurs. On n'ose rien toucher, on l'abandonne en désespoir de cause. Le quatrième jour on retourna ; même embarras, même résultat. « Mais au moins donnez-moi du pain ! de l'eau ! je ne suis pas blessé, j'attendrai, on peut me sauver. » On l'aurait pu sans nul doute, si des centaines d'infortunés n'eussent pas appelé au secours à la même heure, ou si l'aide fut venue du dehors. Tous avaient faim ; on lui porta un peu d'eau. Au cinquième jour il était mort !

Mais figurez-vous ces angoisses ; figurez-vous surtout

ce qu'aurait pu faire pour lui et pour des milliers d'autres une simple compagnie de militaires, — des militaires honnêtes, s'entend, — munis de moyens suffisants, et capables de faire, en pareil cas, des soutiens à des pla-fonds qui s'effondrent, autrement qu'avec le corps des mourants !

Il me resterait à vous dire ce que nous avons pu essayer de bon pour Viggiano. Quant à moi, pressé par le temps, je n'ai pu que distribuer aux affamés quelques aliments assaisonnés de beaucoup de promesses. Mais mon ami, M. Major, y est resté de longues semaines ; il a eu le temps d'y bâtir, d'y distribuer des fonds, et même d'y être ma-lade. Je vais donc vous traduire, en les résumant, quel-ques-unes de ses lettres.

LETTRE XVII

M. MAJOR A QUELQUES AMIS.

Toujours Viggiano.

La première chose à faire quand on arrive dans un endroit où la population couche presque en plein vent, c'est de se bâtir soi-même un quartier général. Je fis donc élever une cabane de cinq pieds de large sur dix de long. Pas un meuble, si ce n'est une table et un lit. A côté, la caisse avec son gardien toujours armé ; au milieu brûle pendant la nuit un feu de grandes bûches. Il faut bien se conformer à l'usage du pays quand on n'a pas le temps d'organiser une cheminée ; mais, en vérité, il y aurait de quoi dégoûter les adorateurs du feu, tant la fumée est incommode. Quand le pontife allise les tisons, on s'éveille à demi étouffé et l'on cache sa figure sous les couvertures pour ne pas être asphyxié complètement.

Au reste la soirée est égayée par des troubadours musiciens. Les pauvres artistes ont retiré des ruines des fragments de harpes, de violons et de flûtes. Les instruments restaurés s'acquittent pour le mieux de leurs fonctions, et les concerts qu'on me donne brillent par le sentiment de la reconnaissance autant que par l'harmonie. Souvent les mélodies prennent le caractère de la tristesse; ces pauvres gens semblent préférer le mode mineur, comme s'ils imploreraient la pitié. Ne nous en étonnons guère; les économies de leur vie entière sont à jamais perdues, et l'un d'eux même est encore couvert du sang de sa femme, auprès de laquelle il est resté trois jours enseveli.

Avant de se coucher, on fait une sortie, on ramasse les enfants à demi endormis qui se meurent auprès des feux éteints ou qui crient encore de froid. On les rassemble dans une baraque bien chauffée; les pauvres petits semblent s'étonner de cette sympathie à laquelle on ne les a pas habitués; ils cessent de pleurer et se réveillent de leur engourdissement, mais c'est pour demander un morceau de pain.

Avec le jour commencent les travaux. Dès le matin, on songe à nourrir les pauvres. Deux, trois ou même quatre grands chaudrons de macaroni sont mis devant le feu. C'est le déjeuner de la bande, puis on tue un cochon, on en sale le lard qui est distribué par familles, on en cuit les meilleurs morceaux. Un âne chargé de pain vient de l'endroit le mieux fourni en comestibles. Midi sonne, grande distribution de soupe et d'aliments. Il faut entendre quel vacarme, alors! Mon domestique, le gendarme même doivent en venir aux coups pour mettre à la raison ces affamés. Des disputes en résultent. Les cris (des cris tels qu'il n'en sort que des gosiers napolitains) font croire à des égorgements. Enfin chacun a reçu son assiettée de soupe, une livre de pain, et une demi-livre de viande. Quand le soir arrive, on est épuisé de fatigue, assourdi des clameurs du jour, découragé de tout. On jure que c'est bien pour la dernière fois qu'on donne à manger à un tel public. Mais ces gens ont faim

et le lendemain on recommence. D'ailleurs, Luciano, mon valet de chambre, cuisinier et factotum, n'est pas insensible à la flatterie. Les fatigues lui semblent plus légères quand il s'entend appeler : don Luciano. On lui ferait faire des prodiges et oublier les taches dont on couvre sa jaquette, si seulement on le gratifiait, comme son maître, du titre d'excellence.

Pendant que le bon peuple mange et digère, les charpentiers sont à l'œuvre : Louer l'emplacement d'un grand jardin, faire constater cette location par-devant notaire afin d'éviter les chicanes des uns et les malversations des autres ; diviser ce terrain en un certain nombre de lots et construire dans chaque compartiment une petite cabane où puisse s'installer une famille entière qui doit se trouver ainsi munie pour deux ans d'une habitation et d'un jardin potager, ce n'est pas petite affaire dans les conditions où se trouve le pays. Néanmoins les habitants se prêtent avec empressement à l'achèvement de l'œuvre ; des mulets chargés de planches arrivent de tous côtés, les marchands même nous les vendent à meilleur marché qu'aux ingénieurs du gouvernement ; et nous pouvons faire beaucoup avec peu d'argent.

Ceux-ci, pourtant (je parle des ingénieurs ou plutôt des agents du pouvoir), se sont piqués d'amour-propre. L'intendant ou sous-intendant est venu ici et, sous prétexte de me donner moi et mes cabanes en exemple à ses subordonnés, il s'est mis à me couvrir de louanges. Il est certain que je fais mieux qu'eux, mais je ne crois pas ses flatteries très-sincères. Les autorités donc se sont mises, je ne dis pas à l'œuvre, mais aux projets ; les ingénieurs ont été invités à faire.... devinez quoi ? des dessins ! Des dessins, comprenez-vous, quand la population meurt de froid et que la moindre planche, tant bien que mal clouée sur quatre pieux serait un secours providentiel ! Il en est venu de Naples, on en a fait ici ; mais tous ces beaux plans restent dans les cartons, tandis que nos baraques s'élèvent, se couvrent et reçoivent déjà à l'abri nombre d'infortunés. En y installant les familles,

nous avons soin d'imposer à chacune d'elles, comme loyer, l'obligation d'entretenir un orphelin.

Avant de partir je déclarerai que ces cabanes sont bien et dûment ma propriété, afin que nul ne puisse y toucher, car je me défie toujours des petits peuples et de ceux qui les mènent.

LETTRE XVIII

Une énormité de plus.

Permettez-moi, mon cher Emile, avant d'aller plus loin, de vous dire ce que sont devenues ces baraques. M. Major est retourné à Viggiano en février 1859, porteur de nouveaux secours. Il a cherché les cases qu'il avait élevées de ses propres mains, elles avaient disparu ! Qui a commis ce délit ? Voici le fait : Déjà pendant le séjour de notre ami, et presque en sa présence, les agents du pouvoir avaient menacé plusieurs personnes de les faire emprisonner à la première occasion, si elles acceptaient l'hospitalité d'un étranger, d'un Anglais, d'un ennemi du gouvernement. Vous vous souvenez peut-être qu'à cette époque les ambassadeurs français et anglais avaient quitté Naples, à la suite d'une querelle avec l'incorrigible Ferdinand II. On nous faisait donc l'honneur de nous supposer espions. On nous prêtait des projets de révolution, de socialisme ! Nous étions envoyés évidemment par nos gouvernements respectifs pour soulever les populations. Nos aumônes n'étaient que de la corruption. Et chaque cuillerée de soupe que nous mettions dans la bouche de ces vieillards et des ces femmes, était destinée à susciter des ennemis à Sa Majesté. Toutes ces absurdes suppositions n'étaient pas même crues de ceux qui les faisaient. On voyait bien assez que nous ne parlions jamais de politique ; mais on

agissait envers nous comme si elles étaient fondées. Et voilà ce qui fait qu'après le départ de M. Major, les menaces redoublèrent contre les infortunés qui avaient cherché dans ces cabanes une ressource contre le froid. Elles finirent par porter leurs fruits. Quelques baraques furent abandonnées; les insinuations des juges, du syndic, du chancelier peut-être, firent évacuer les autres. En définitive, elles furent démolies une à une. Qui en a pris les planches? qui en a volé les matériaux? Dieu le sait. M. Major a bien été tenté, il est vrai, de mettre la chose au clair en instruisant un procès; mais cette entreprise ne pouvait pas mener à grand'chose. Je n'en ai plus entendu parler. A quoi bon, d'ailleurs? Il nous suffit de savoir de quelle main est venu le coup.

Telle fut donc la charité du gouvernement qui jusqu'ici a régi ces contrées. A Dieu ne plaise que nous croyions de tels ordres venus d'en haut; mais ceux qui étaient en haut laissaient faire. Ils n'employaient pour agents que des âmes vénales à eux vendues et capables de tous les crimes pour appuyer l'autorité. On ne demandait pas aux employés : êtes-vous honnêtes? mais bien : êtes-vous royalistes? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que de tels instruments fissent parfois un service plus rude que le roi ne le voulait? Ils devaient souvent faire le mal qu'on ne leur demandait pas. C'est le propre des régimes qui vivent de corruption, d'être mal servis par la corruption, en attendant de périr par elle.

LETTRE XIX

MONSIEUR MAJOR A QUELQUES AMIS.

Viggiano, avril 1858.

La pluie est survenue et avec elle les maladies; des souffrances de deux mois ont fait éclore les fièvres,

comme une fleur digne du tombeau, sur ces charniers empestés. Je n'ai pas pu y échapper, moi non plus, et depuis quinze jours je me débats sous le fragile abri de ma baraque, contre les illusions du délire. Je me suis senti bien souvent heureux de pouvoir rafraîchir mon pauvre front qui brûle sous les fentes ruisselantes de ma cabane, envahie par l'eau de pluie. Grâce à Dieu, je me sens mieux ; mais la difficulté a été de trouver des remèdes, car pour le médecin, je n'en ai pas cherché d'autre que moi-même. Comme on redoute encore plus mes rapports que ma présence, je n'ose prendre des médicaments sans savoir d'où ils viennent. On pourrait bien me faire passer du poison au lieu de quinine. J'ai été assez inquiet aussi pour notre caisse de secours qu'on aurait bien pu enlever pendant ma maladie. Je n'achèverai donc pas tout ce que je comptais faire ici. Pourtant j'ai eu le temps de faire quelques courses dans les villes du voisinage.

C'est ainsi qu'à *Savrone* je me suis trouvé distributeur d'aumônes dans des conditions assez pénibles. Pour me punir d'avoir voulu donner mes fonds de ma propre main, les autorités locales m'ont laissé aux prises avec la rapacité d'une populace sans frein. Je m'étais installé dans une église à moitié écroulée, une foule acharnée m'entourait. Je venais de livrer déjà 60 piastres. Il m'en restait vingt, à qui les donner ? Tous les voulaient à la fois. On me saute sur les épaules, on me saisit par le bras, on me prend comme d'assaut. Heureusement je ne suis pas faible ; me levant tout à coup je secouai mes assaillants ; ils tombèrent à la renverse comme des fruits tombent d'un arbre. J'en profitai pour exhiber mes gros revolvers à six canons, dont la vue calma subitement leur impatience.

Il faut la faim pour excuser de telles obsessions. Mais n'y a-t-il pas un rapprochement douloureux à faire entre la population de ces lieux et la grandeur de ses ancêtres ? Ici était une ancienne colonie de *Grumentum*. Là où jadis les Romains poursuivaient les restes de l'armée d'Annibal, et où tant de milliers d'habitants

vivaient dans l'aisance sous la domination du peuple-roi, un étranger qui survient, la bourse à la main, ne trouve plus qu'une bande de mendiants imposteurs. La terre et le ciel sont pourtant les mêmes, mais la mauvaise administration a porté la ruine là où régnait l'abondance. C'est un pays qui n'a rien gagné à l'avènement du christianisme. Vous voyez ce que ce peuple ancien est devenu sous l'influence de la superstition et de l'oppression.

Rien n'est plus navrant que l'idée de ces décadences produites par les siècles, si ce n'est peut-être la ruine subite de familles opulentes. Dans cette même ville de Saverne, le château d'une famille noble s'est écroulé en partie. Le père, en accourant pour secourir ses deux filles, a été surpris par la mort. Les deux pauvres demoiselles habitent depuis ce temps un des coins d'une chambre dont la moitié s'est abattue. Elles y sont exposées au froid et à la pluie, assiégées par la misère et l'abandon. Leur gouvernante leur est seule restée fidèle. Leurs yeux en larmes semblent implorer la pitié. Elles ont failli mourir de faim, tant on les a oubliées. Et il a fallu qu'une main étrangère fit l'aumône de quelques piastres aux descendants de quelques fiers barons ou marquis !

L'abandon ! c'est ce dont semblent se plaindre des centaines de personnes accourues de *Spinola*, par exemple. Elles ont fait huit milles pour venir réclamer ici quelques morceaux de pain. Quelle scène ! Hommes et femmes dans des costumes bizarres, parfois dignes de sauvages. On se précipite à mes pieds, on me baise les mains, on m'embrasse les genoux. Ce sont des larmes, des supplications, des plaintes. Jamais madone ne reçut un culte aussi passionné. Et quand l'offrande de la charité étrangère a répondu à leurs espérances, il faut entendre les bénédictions et les vœux ! C'est un déluge d'adulations où le mot d'ange est le moins hyperbolique des noms qui me pleuvent sur la tête. Il n'en est pas toujours ainsi : j'ai souvent à me défaire, par la vigueur, des obsessions et de l'opiniâtreté de certaines gens. Quand

je fais des cabanes, on me demande de l'argent ; et quand je distribue des vivres, on me supplie pour avoir un abri. Il faut de l'énergie et surtout de la patience.

La plus curieuse des suppositions qu'ont faites sur moi les habitants de Viggiano, fut celle qu'accrédita un musicien. Le pauvre homme avait traîné longtemps sa harpe dans les rues de Londres et y avait entendu parler du lord-maire avec un grand respect. Aussi un prêtre, à qui il avait, j'imagine, confié ses doutes, vint-il respectueusement me demander si je ne serais pas moi-même ce grand personnage en chair et en os. Agrérez donc les salutations du lord-maire de Viggiano.

— Pour compléter les détails donnés par cette lettre, permettez-moi d'y ajouter que, sans se laisser décourager par les tribulations essuyées, M. Major est retourné en Basilicate un an après, avec de nouveaux fonds. Dans cette seconde tournée, il a imaginé de mettre en train une briqueterie à Saponara, employant pour cela 800 ducats. Il a de plus organisé un comité de secours composé du notaire, du seul honnête prêtre de la ville, et d'un orfèvre qui a été fait caissier.

Cette ville manquait aussi d'une pharmacie. Il a donc construit et garni la boutique d'un malheureux jeune homme, qui avait été conquérir ses grades à Salerne, en vivant littéralement de deux grains par jour, faute de ressources. Rare exemple de persévérance qui a été bien récompensé.

Enfin, à Brienza, notre ami prit le parti d'empiéter sur les attributions d'un gouvernement paresseux, en organisant le tracé d'un tronçon de route. Les paysans y mouraient de misère, faute de travail, vu la saison d'hiver. Une compagnie de propriétaires qui avait commencé un chemin devenu nécessaire à l'écoulement annuel de leurs produits, ne pouvait l'achever, faute de fonds. On leur remit donc un millier de ducats, pour qu'ils pussent momentanément procurer du travail aux pauvres. La charité de nos amis a couvert tous ces frais. Il est d'ailleurs impossible de ne pas délier les cordons de sa bourse en face de telles misères.

LETTRE XX

Marsico.

Vous voulez donc que je vous raconte la fin de mon excursion. Vous devriez pourtant être aussi fatigué de mes lettres que je l'étais de mes courses en quittant Viggiano.

C'est près de là que je rencontrai, il vous en souvient, l'abbé-chevalier qui me demanda si gracieusement ce que je pensais de lui et des siens.

Je passai dans une ferme où m'attendait le pharmacien Decunto, qui me montra les dégâts essuyés par sa propriété rurale, et ses bœufs encore effrayés. A la première secousse, les pauvres bêtes sont tout à coup tombées à terre de terreur ; elles soufflaient si fort que les gens de la ferme ont été plus frappés de leur épouvante que du tremblement de terre. A la deuxième secousse, tous les animaux se sont relevés subitement comme par un mouvement mécanique. Ils se sont débattus si bien, qu'ils ont brisé leurs attaches ; la porte s'étant ouverte, ils ont pu s'enfuir au loin. L'une des plus grandes pertes essuyées par les paysans est celle des troupeaux de porcs qu'ils élevaient en grand nombre.

Je passai sous les escarpements de *Marsico-Vetere*, ancienne cité suspendue comme un nid de vautour aux flancs des rochers. Cette position hardie lui a été funeste. Le château, en particulier, qui surplombait l'abîme, a roulé au fond du gouffre, avec ses nombreux habitants. Tout un quartier l'a suivi dans sa chute. Et vraiment c'est un saut effroyable, si j'en juge par la hauteur des escarpements. J'ignore le nombre des victimes, la ville comptait 3500 âmes.

Marsico-Nuovo, qui se présente un peu plus loin, avec des dômes, des monuments encore debout, en contient

environ 9000. Il y a eu peu de victimes, mais 120 maisons sont à bas. Les habitants me racontent comme un miracle l'exhumation d'un enfant de six mois, qui a vécu deux jours sous terre, et celle d'un enfant de sept ans, qui a échappé à quatre jours de sépulture.

Avant de dire adieu au bassin qui a été témoin de tant de misères, jetons un coup d'œil sur Paterno. C'est un pauvre hameau dont toutes les maisons sont à bas, mais qui n'a pas l'air si désolé que les villes, parce qu'il est pour ainsi dire dissimulé sous les richesses d'une campagne fertile et au soleil d'une riante exposition. Combien il est vrai que l'homme était fait pour la vie des champs ! Dans la campagne, les misères sont moins sensibles ; le paysan se tire toujours mieux d'affaire, soit que des habitudes plus dures et plus frugales lui permettent d'échapper à quelques-uns des besoins qui torturent les gens des villes, soit que la terre, cette bonne mère, lui fournisse toujours quelque racine oubliée. Il est certain que ces bonnes gens ne mendient pas, et se contentent de travailler quand j'approche, ce qui est chose peu ordinaire dans cette patrie de la mendicité.

Je ne voudrais pas vous raconter des épisodes ordinaires à tous les voyages. Il n'est pas sans intérêt pourtant de voir ce que sont les communications entre Marsico et le reste du monde. Nous voulons regagner Padula, il faut de nouveau escalader la chaîne. Mon guide m'assure que nous suivons un chemin ; pour moi, je ne vois rien que des rochers d'abord, des ravins ensuite, puis de la neige dont l'épaisseur augmente à mesure que nous nous élevons. Bientôt mon mulet lui-même ne flaire plus son sentier sous cette couche glacée. Nous errons une heure avant de rencontrer âme qui vive. Enfin, au détour d'une gorge, voici le squelette d'une cabane qu'un jeune homme et une vieille femme s'efforcent de relever. « D'où venez-vous ? pourquoi venez-vous ? que voulez-vous ? où allez-vous ? » Ces rudes natures, vous le voyez, s'arrangent mal de ce que nous appelons la discrétion. L'étranger est souvent blessé de ces interrogations naïves que lui adresse sans gêne le dernier des mendiants. Mais

on s'y fait à la longue, surtout quand on sait que ne pas répondre, c'est manquer aux lois de la politesse locale, et que remettre les indiscrets à leur place, ce serait n'être pas compris ou tomber dans le ridicule.

Mais dans ces montagnes la défiance se joint à la simplicité; et ce n'est pas sans rire que j'exhibai par avance le pour-boire que le rustique habitant de ces tas de neige voulait voir et toucher avant de nous indiquer la route. Mais, ô pouvoir de ce métal magique dont les bons rois de Naples ont fait des carlins! il est à croire que notre gros garçon n'avait jamais possédé d'argent blanc, car à peine en eut-il touché que sa défiance disparut, son immobilité béate fit place à un risible empressement. Il saisit sa hache, la dresse belliqueusement sur son épaule, et, le chapeau sur l'oreille, s'avance à grands pas. Ni le mulet ni moi ne pouvons le suivre. Je ne sache pas avoir fait une course plus pittoresque ni plus hardie que cette poursuite échevelée d'un sauvage conducteur. Torrents, glaces, rochers, rien ne peut retarder sa marche; mulet et cavalier ont beau rouler dans les bas-fonds, s'enfoncer dans les tas de neige, il ne s'arrête point pour si peu. Mais ce n'était qu'une chaîne à traverser, et cette riche nature italienne a cela d'heureux qu'elle change à chaque pas comme par enchantement. Nous n'eûmes pas descendu deux heures que le versant méridional étala à nos yeux ses bois touffus de chênes toujours verts, où déjà les fleurs s'épanouissaient sous des gazons renaissants.

Je repassai donc, sans m'y arrêter, à Padula et à son couvent de chartreux.

Si vous n'étiez pas fatigué de mon verbiage, je vous installerais avec moi dans une auberge croulante au bord de la route, pour y attendre la voiture publique (car il y en a une!) qui doit passer dans la nuit. Je vous promènerais de chambre en chambre pour vous faire choisir comme abri celle qui a les moins larges lézardes, celle où le vent et la pluie entrent le moins fort. Effrayé à l'idée de dormir sous ces menaçants plafonds, vous reviendriez avec moi autour du classique foyer, pour prendre

part à la conversation qui s'est engagée entre un moine franciscain et un avocat du pays. Les paysans, au nombre d'une vingtaine, remplissent tous les coins de la salle voûtée; ils écoutent, bouche béante. Le moine, jeune et beau garçon, qui a professé quelque temps à Rome, soutient une étrange thèse : « Il faut, dit-il, qu'un prêtre ait passé par tous les vices de l'humanité, pour être capable de bien confesser et de bien diriger les pénitents. — Et c'est pour cela, sans doute, que vos semblables donnent de si édifiants exemples? — Non, mais cela doit vous montrer que nos vices ne nous rendent pas indignes du ministère. »

L'avocat avait la vérité pour lui, mais je m'étonnai de voir qu'il n'avait pas pour lui l'assentiment de l'auditoire. En effet, le moine parlait bien et très-haut. Il soutenait sa thèse avec une dramatique effronterie, et souvent j'observais les signes d'approbation que de naïfs campagnards donnaient à son débit. Une femme, particulièrement, l'applaudissait de la bouche et des mains; elle portait un petit enfant dans ses bras : « Est-il à toi ? lui demanda le moine. — Non, mais je vais le porter à Naples, à l'Annunziata (établissement d'enfants trouvés). — Ah ! c'est un bâtard, est-il baptisé ? — Pas encore. — Scélérate ! tu veux donc t'exposer à perdre l'âme de cet enfant, s'il mourait sur la route, sans baptême ? » Et son œil s'enflammait, un saint zèle illuminait sa figure; on l'eût pris pour un prophète si sa précédente conversation n'avait pas rendu toute illusion impossible. Tout à coup il se ravise, empoigne une cruche d'eau, en avale une gorgée; puis, entre deux jurons, se met à baptiser l'enfant. La salière qu'il prit sur la table encore servie, lui aida à remplir les rites de l'Eglise; le latin même n'y manqua pas, et le monde compta un chrétien de plus !

La patache nous emporta toute la nuit sur l'unique route de la contrée; nous revîmes dans l'obscurité les silhouettes de Sala, de Pola et d'Auletta. Le soir nous retrouvâmes Naples et un repos bien nécessaire.

Dans la capitale, du moins, le tremblement de terre n'a fait que secouer l'indolence des habitants. On en a

été quitte pour des scènes de terreur, pour deux nuits passées en plein air, pour des rhumes saisis au passage. On assure pourtant que jamais autant de sang n'a coulé dans Naples, les indigènes ayant l'habitude de se faire largement saigner toutes les fois qu'ils ont eu la moindre peur. Mais quand mon souvenir se reporte en Basilicate, je ne puis m'empêcher de frémir ; et si parfois quelqu'un me parle de tremblement de terre, je me surprends à tressaillir, moi qui avais ri comme bien d'autres de la panique des Napolitains.

CONCLUSION

Notre excursion s'est terminée avec ces lettres, mais notre tâche n'est pas achevée. En vain nous avons signalé, chemin faisant, la négligence des autorités, la malversation des employés, le pillage des soldats, l'inconcevable acharnement que les agents du pouvoir ont mis à empêcher le bien que d'autres voulaient faire à leur place ; nous n'avons pas tout dit sur la charité de ce gouvernement qui vient de disparaître, mais dont il reste encore trop de traces dans le royaume pour qu'on puisse se faire beaucoup d'illusions sur l'avenir. C'est encore par des faits que nous voulons nous faire comprendre.

Voici donc ce que notre ami, M. Major, a rapporté comme nouvelles du second voyage en Basilicate, pendant l'hiver de 1859, c'est-à-dire un an et quatre mois après le désastre ; laissons-le parler.

« J'ai retrouvé le pays, dit-il, dans le *même abandon* qu'au lendemain du tremblement de terre. Tel nous l'avons laissé, tel il est encore. Nos aumônes n'ont pu être qu'une goutte d'eau dans la mer. Nul n'y a rien ajouté. À peine y a-t-il çà et là quelques cabanes de plus, œuvre de particuliers. Une chose seulement m'a paru

nouvelle, c'est l'accroissement effroyable de la misère. Les lambeaux de vêtements que chacun avait retirés de dessous les pierres sont usés. Les dernières ressources de la plupart sont complètement épuisées. L'année a mal réparé les pertes faites, car la récolte a été fort maigre, comme vous savez, et les petits propriétaires continuent à être plus gênés que les ouvriers. La cherté du pain a réduit une partie de la population aux dernières extrémités. Partout j'ai trouvé des familles dans un état de *nudité complète*. En cherchant les misères les plus grandes, j'ai pénétré en particulier dans une certaine cabane, dont j'ai dû sortir aussitôt pour épargner la honte à de pauvres femmes absolument nues qui se cachaient dans un coin. Elles n'avaient plus même un lambeau de vêtement et n'osaient se montrer. Elles envoyaient seulement au dehors une petite fille et un garçon qui essayaient de rapporter un peu de pain aux délaissées. Ainsi se passe cet hiver (1859) pour ces malheureuses créatures. Et vous savez s'il fait froid dans ces montagnes! Ceux qui n'ont plus de quoi se couvrir n'ont pas non plus de quoi manger, et le nombre en est grand! — Ce qui est plus ordinaire, c'est de voir ces pauvres créatures se faire des caleçons en lisières de drap cousues ensemble. J'ai remarqué une enfant de treize ans qui passait sa vie à porter des fardeaux au-dessus de sa force. Son cou, gonflé par la pression et les efforts, lui faisait très-mal; sa poitrine en a souffert, et, selon toute probabilité, elle mourra de fatigue et faute de soins. »

— Tous ces faits sont exacts; on peut les vérifier facilement. Et pendant que là-bas on mourait faute de pain, l'argent de la charité publique se rouillait dans les coffres ou se dissipait en dilapidations abominables. Cela aussi est un fait certain.

Mais nous avons peut-être mauvaise grâce à nous plaindre de cet abus! Ce n'est pas une exception! Est-ce qu'une partie du produit des souscriptions faites pour les victimes du tremblement de terre de Melfi n'était pas encore l'an dernier dans les coffres de l'Etat? Melfi,

nous le savons tous, fut détruite huit ans avant Potenza. Le roi Ferdinand II, plus actif à cette époque, a visité lui-même les lieux qui avaient souffert; il y a même fait quelque bien et surtout rebâti beaucoup d'églises — ce qui était son principal souci.

Une liste officielle a été publiée, indiquant en superbes colonnes de chiffres, par ducats et par grains, l'emploi des sommes recueillies pour les victimes de Melfi. Et pourtant voici ce que je sais s'être passé dans les bureaux du ministère. Un architecte demandait de l'argent au ministère des travaux publics. « Il n'y en a pas pour le moment. — Mais j'en ai besoin. — Comment faire ? » Un employé s'approche, et, d'un ton confidentiel : « Excellence n'avons-nous pas en caisse l'argent du tremblement de terre de Melfi ? — Ah ! c'est vrai ! quelle bonne idée ! » — Et l'on puisa à la caisse de la charité publique, pour payer je ne sais quel travail d'architecture ! Doute qui voudra de ce fait ; aucun Napolitain n'en a été surpris. Or cela se passait en 1859 — et au même moment les listes officielles de souscription circulaient encore. On appitoyait les gens au profit des infortunés de la Basilicate. Les fonds recueillis ont rempli les coffres. A quelle somme ont-ils monté ? Je sais que le produit de la souscription est arrivé dans Naples à trois cent mille ducats (un million et demi de francs) ; on m'assure, sans que je puisse l'attester, qu'il a triplé dans les provinces. Les militaires et tous les employés ont dû faire une retenue sur leur solde pour augmenter ce pécule inutile. Le roi qui savait à quoi s'en tenir s'est contenté de jeter à la caisse la maigre somme de huit mille ducats. Peut-être même y a-t-il mis cette condition qu'on emploierait son aumône à réédifier des églises seulement. (C'était, remarquez-le, l'un des plus riches monarques de l'Europe.) Les princes royaux se sont abstenus, dans la crainte d'éveiller la jalousie de Ferdinand, qui n'entendait pas que les autres devinssent populaires quand il ne l'était pas. Mais le bon peuple, moitié par naïveté, moitié pour ne rien refuser à ces collecteurs espions qui taxaient la fidélité des su-

jets à leur générosité, le bon peuple, dis-je, avait assez donné, ainsi que les étrangers, pour qu'on lui rendît un peu compte de son argent.

Eh bien ! où est-il cet argent ? J'ai pris un intérêt particulier à constater ce qu'on en faisait. Et puisque le gouvernement du feu roi n'a pas rendu ses comptes, je suis bien en droit de dire ce que je sais, moi ! *L'argent n'est pas arrivé à sa destination.* J'ai chargé plusieurs habitants des villes détruites de me tenir au courant des charités gouvernementales ; j'ai reçu des renseignements de nombre de ces gens, appartenant à toutes les classes et à diverses localités des provinces ; tous les rapports s'accordent : « on n'a rien fait pour nous, disent-ils, moins que rien ! » — « Mais encore ? » répondez-vous ? Des petites aumônes administratives qu'on m'a signalées, je n'ai pu, en les additionnant, composer la somme de 20,000 ducats. Encore dois-je ici mentionner les détails édifiants que voici : Quand un employé devait distribuer une somme de à ses administrés, il allait trouver quelques malheureux et leur disait : « Veux-tu être mis sur la liste des indigents ? — Bien sûr. — Eh bien ! je t'inscrirai pour 20 ducats. Mais tu comprends..... s'il n'y en a que 10 dans le paquet, sois discret..... sinon, sinon tu n'auras rien du tout. »

Est-ce assez d'ignominie ? Non ! on pourrait croire que ces malversations sont le fait de quelques monstres fourvoyés dans l'administration ;.... que sais-je ? Il y a tant de gens disposés à blanchir comme neige, un régime auquel ils sont attachés ! Mais voici un fait auquel nous n'avons voulu croire, M. Major et moi, que sur des preuves matérielles, renforcées par le témoignage de tous : *Les maisons renversées par le tremblement de terre paient encore les impositions légales !* — du moins elles les payaient en mars 1859, un an et quatre mois après le désastre, et je ne sache pas que rien soit changé depuis. « Oui, me disait, il y a un an, notre ami, à Montemuro, où il ne reste rien debout ! à Saponara, à Viggiano où il faut tout reconstruire, chaque survivant paie encore les impositions de son habitation absente ! De pau-

vres veuves, de pauvres orphelins ont vu saisir leurs nippes de ménage au profit du fisc. Ils paient, ils paient pour les maisons qu'ils n'ont plus ! »

Si quelqu'un mettait en doute un seul des faits que nous attestons ici et dans tout le récit qui précède, nous nous engageons à le conduire nous-même sur les lieux et à lui en faire vérifier de ses propres yeux l'exactitude. Les preuves sont encore là-bas, visibles, palpables.

A l'heure où nous écrivons, où on lit ces pages, après des années de souffrance, rien n'est encore changé dans ces malheureuses contrées, si ce n'est que la misère plus grande amasse journellement des haines qu'une révolution sociale pourra à peine éteindre, je le crains. Nous avons fait effort pour ne point parler de politique dans le cours de ce récit. Nous laisserons donc au lecteur le soin de tirer les conséquences politiques des faits que nous venons de raconter. Ils l'aideront peut-être à comprendre les événements qui s'accomplissent ou se préparent. Ils l'amèneront, pensons-nous, à cette conclusion qu'un peuple ainsi traité depuis des siècles, doit être bien violemment tenté de se révolter quelque jour contre la main qui l'a écrasé sans pitié. Ils le convaincront surtout que ce n'est pas une demi-réforme qu'il faut introduire dans un régime par lequel gouvernement, administration, clergé, armée, ont si monstrueusement abusé de la patience d'une nation. L'Eglise, comme l'Etat, ont besoin d'une transformation. Dieu veuille qu'elle puisse s'opérer sans ces crises sanglantes dont notre société française a été secouée. Néanmoins nous avons confiance dans l'avenir, car les populations italiennes sentent vivement leurs misères et soupirent après un renouvellement. Le réveil de la dignité nationale et l'abolition des anciens régimes qui ont régné jusqu'ici par la corruption, aideront puissamment à cette régénération devenue urgente.

La vie morale renaitra avec l'aide de Dieu, quand l'Italie sera devenue *une* nation. L'Eglise aussi apprendra à respecter sa mission sacrée. Et enfin, le contrôle

d'une publicité indispensable au respect du droit de chacun rendra à jamais impossible le retour de monstruosités semblables à celles que nous avons dû raconter ici. L'étouffoir de l'absolutisme a seul pu les tenir secrètes pendant près de trois ans.

POST-SCRIPTUM

Au moment de mettre sous presse, on nous apporte une liste officielle qu'on trouvera dans le *Journal des Deux-Siciles*, n° du 29 octobre 1859. Cette liste indique l'emploi de 175,000 ducats. Mais le public n'y a pas fait plus d'attention qu'aux mensonges d'un charlatan. C'est ce qui nous explique que nul ne nous ait parlé jusqu'ici de cette bienheureuse liste ! Au reste, voici nos observations sur elle :

1° Elle constate que ces 175,108 ducats dépensés, il ne restait en caisse que 2948 ducats au 29 octobre 1859. ce qui est parfaitement faux, à moins que les employés n'aient fait disparaître le reste du montant de la souscription.

2° J'y compte, en additionnant bien, pour les couvents, pour les capucins, les chartreux, les missionnaires, la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, les nonnes de toutes dénominations, les *déménagements* de religieuses, les églises, les ornements de chapelle, etc., le beau denier de ducats : 20,159. 65 grains.

Or, c'est aux pauvres que les donataires croyaient être utiles et non aux capucins. Mais que dira-t-on si je prouve que, au n° du 25 juin 1859, le *Journal officiel* porte 11,861 ducats comme *dépenses du ministère des travaux publics*, au profit des églises de Basilicate ; somme à peu près égale à celle qui a été prélevée pour cet objet sur le montant de la souscription ? La charité a donc fourni des fonds à ce ministère ! Et le journal loue le roi de sa munificence !

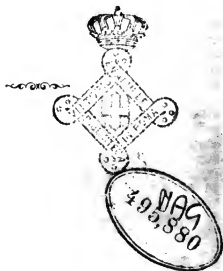
3° J'y lis, pour *colonisation* sur les terrains qui sont résultés de la déviation d'un petit fleuve (ce qui est un travail d'utilité publique et non de charité privée) : 20,000 ducats.

4° Pour travaux d'architecture, constructions d'aqueducs et déterrement des cadavres (!) : 1217 ducats.

5° Pour création de deux monts-de-piété : 18,000 ducats.

6° On a fondé, avec 19,479 ducats, un orphelinat à Potenza ; mais, pour qui connaît la manière dont tout se passe dans ces établissements, il n'y a pas lieu de douter du mauvais emploi de cette somme. L'*Alberga dei Poveri*, à Naples, malgré ses richesses immenses, n'a pas rougi de réclamer 2305 ducats pour avoir hébergé quelques orphelines.

Le reste de la somme est supposé employé en faveur des gens courageux qui ont secouru les victimes, ou pour faire parvenir *promptement* (!) les objets sur les lieux endommagés — ou encore pour ces belles baraques dont nous avons vu les quatre pieux, etc. Quant aux petits secours donnés à ceux qui mouraient de faim, il vaut d'autant moins la peine d'en parler que nous avons vu de quelle manière ils *ne* sont *pas* parvenus à destination !





PUBLICATIONS NOUVELLES

A propos d'un cheval, roman algérien, par Victor
Charbonnet. 2 vol. in-8, avec deux belles illustrations. 6 fr.

Jean Bue, Gerson, et le Concile de Constance, ou
les Réformateurs avant la Réforme, par E. de Douville.
Voy. Allard, 2 vol. in-12. 6 fr.

Quelques paraboles de la nature, tradues du *Diary of
Vasquez*. 1 vol. in-12. 50 cent.

Le libéralisme, ses principes, son but, ses limites et ses
libéralisme, radicalisme et libéralisme, théoriques, historiques, par
J.-H. Sermet. 1 vol. in-12. 8 fr. 50.

Histoire de la nation suisse, par H. Zschokke, (traduite
par Ch. Monod, et continuée jusqu'à nos jours, par L.
Favet. 1 vol. in-12. 2 fr.

Catalogue des fougères, prêles et lycopodiées,
des environs du Mont-Blanc, par V. Pajot. in-8, avec deux
couples. 2 fr. 10.

Legatoria

